

I.—PARTIE THEORIQUE.

—
PRINCIPES DE LITTÉRATURE.
—

II.—PARTIE.

Invention (*Suite.*)

L'invention est la partie fondamentale de l'art d'écrire : ce que nous en avons dit précédemment suffit à le démontrer.

Néanmoins il nous paraît très utile d'insister sur ce point avec de nouveaux détails et de plus amples développements : nous voulons en quelque sorte épuiser la matière et livrer à nos lecteurs tous les secrets de la composition littéraire.

Etant donnés une *vérité* ou un *fait*, un thème ou sujet quelconque, soit comme devoir de classe, soit comme article de journal, de revue, etc., il sera très avantageux de tourner et de retourner la question sous ses diverses faces, de se rendre maître de la matière qu'il s'agit de traiter, en recourant au paradigme suivant :

I.—Nature du fait ou définition de la vérité.

II.—Division ou énumération.

III.—Motifs : 1.) Excellence,
2.) Importance,
3.) Beauté,
4.) Convenance,
5.) Facilité,
6.) Agrément ou douceur,
7.) Utilité ou avantages,
8.) Nécessité ou obligation,
9.) Qualités ou défauts,
10.) Obstacles ou dangers.

IV.—Genre ou espèce.

V.—Cause et effets ; (signes et fruits).

VI.—Conduite : passé, présent, avenir.

VII.—Volonté : affections, passions, résolutions.

VIII.—Conclusion ou résumé.

Il ne conviendrait pas de faire usage, dans une même thèse, de toutes ces sources à la fois ; ce serait courir le risque d'avoir trop raison et de trop prouver, avec une surcharge d'arguments qui produirait la confusion ou la lassitude.

Ce que nous conseillons, c'est de les consulter, de les interroger successivement ; c'est de s'arrêter, après réflexion et discernement, à un choix qui sera en harmonie avec le dessein de la composition, le développement du sujet et les préférences personnelles de l'écrivain.

* *

Voici d'ailleurs l'usage que l'on peut faire de ces sources d'invention.— Appliquons-les à un *sujet unique*.

Mettons que ce sujet soit l'*humilité*. Rien de plus aisé que de fournir, à l'aide de notre paradigme, les matériaux, c'est-à-dire les notions principales et secondaires d'un *traité* sur cette vertu chrétienne.

I.—Quelle est sa *nature*?—La réponse se trouve dans la *définition* claire, concise, complète.—Je puis établir cette définition au moyen d'une *citation* ou de saint Thomas, ou de saint François de Sales, ou de saint Alphonse; c'est même une habileté de fonder sur le crédit et l'autorité d'un saint la notion ou la preuve d'une thèse d'ordre moral et surnaturel.

* *

II.—Voulez-vous étendre cette *définition*?—Ayez soin de recourir à la *division*, à l'*énumération* des idées secondaires qu'elle renferme. Dans ce dessein, vous distinguerez l'*humilité* en *intérieure* et en *extérieure* ; la première n'est autre que l'*humilité* de l'esprit, du jugement, de la volonté ; la seconde dénote la modestie du langage, des démarches, de la conduite.—Rien n'empêcherait de procéder aux développements de la *définition*, au moyen des *trois degrés* d'*humilité* selon saint Ignace ou des *douze degrés* selon la règle de saint Benoît :—saint Bernard leur a opposé les *douze degrés* de l'*orgueil*.

N.B.—Il n'est pas rare que l'on fasse ressortir une *définition* en vertu du *contraire* : ici, l'on appuierait sur l'*orgueil*.

* *

III.—Quels motifs peuvent déterminer une âme à embrasser l'*humilité* ?

1° C'est d'abord l'idée que l'on acquiert de son excellence, qui est, en général, le degré éminent de la qualité d'une chose, d'une vérité, d'une vertu, si on la considère *en elle-même*.

2° Le mot *importance*, à peu près synonyme du précédent, désigne le caractère d'une chose qui présente un grand intérêt dans la *vie pratique*, morale et surnaturelle.

3° Le terme *beauté*, si on l'entend d'une vérité, d'une vertu, d'une action, dénote la manifestation sensible de la perfection morale qui éveille un sentiment d'admiration et un désir de possession.

Or, ces *trois motifs* se fondent, pour l'*humilité*, en ce qu'elle est la vertu préférée du Sauveur, la vertu fondamentale du chrétien, la condition du salut, etc....

4° Puis vient la *convenance*, ou qualité de ce qui est honnête en soi, bienséant pour quelqu'un.—Est-il convenable que le disciple de Jésus-Christ s'attache à l'humilité en pensées, en paroles, en actes? L'orgueil, au contraire, sous ce triple aspect, ne serait-il pas d'une *inconvenance* préjudiciable et inadmissible?...

5° La *facilité* est la propriété de faire quelque chose sans peine.—L'humilité devient aisée à une âme droite, simple, généreuse... Il en coûte plus de nourrir l'orgueil dans le cœur, de tenir à sa volonté propre avec opiniâtreté que de renoncer à ses mauvaises inclinations... Admettons les *difficultés* d'être humble : n'y en a-t-il point sur la voie qui mène aux richesses, aux honneurs, aux carrières?...

6° L'*agrément*, la *douceur* rend une chose attrayante et suave par le contentement intérieur, la joie du cœur, la paix et la félicité que procure son acquisition.—L'*humilité* offre ces jouissances, à mesure qu'on travaille à s'en orner l'esprit, le cœur et la vie entière.

7° L'*utilité* est le service que rend une chose au point de vue personnel ; les *avantages* sont les biens acquis par son exécution pratique.—À quoi sert l'humilité? à préserver l'esprit de troubles et d'inquiétudes, la conscience d'agitations et de remords, l'âme d'une multitude de fautes et de péchés... Elle offre les avantages d'une vie paisible, d'un progrès solide, d'une accumulation de nombreux mérites, d'un poids immense de gloire céleste...

8° La *nécessité* ou obligation est ce qui rend une chose indispensable ou par sa nature ou par les préceptes qu'elle impose : ce moyen est de tous le plus fort, celui qui presse la volonté à prendre

une détermination énergique et définitive ; venant après les autres motifs ou après leur récapitulation concise et nerveuse, il agit sur l'esprit et sur la conscience en proportion de l'obligation grave, réfléchie, acceptée, promise de faire telle ou telle chose.—Quiconque refusera de tendre à l'humilité y sera contraint malgré soi : c'est un fait d'expérience (citer des *exemples*) et une loi de justice (donner des *raisons*), etc... l'humilité est une vertu indispensable.

9° Les **qualités** sont des accidents qui modifient en bien et avantageusement la substance et la nature d'une chose ;—tandis que les **défauts** les modifient d'une façon défavorable, dangereuse, nuisible même : les unes et les autres sont susceptibles d'augmentation et de diminution. —Ainsi l'humilité a pour qualités : la *sincérité*, la *modération*, la *simplicité*, la *mansuétude*... ; —l'*hypocrisie*, la *duplicité*, la *rancune*, la *dureté*... lui sont opposées.

10° Les **obstacles** comprennent les empêchements qui s'opposent à la pratique et à l'acquisition d'une chose désirée et convoitée ; les **dangers** implique la notion de tout ce qui menace les intérêts et la sûre possession de cette chose.—Est-il rien de plus contraire à l'*humilité* que le jugement propre, la volonté propre, l'amour-propre, l'ambition, la vanité, la présomption, l'arrogance, l'entêtement, la fierté...? Ces obstacles constituent ses dangers, qui naissent également des succès, des louanges directes, des applaudissements, des témoignages d'estime et d'attachement...

* *

IV. Il arrive très fréquemment que, dans le dessein de fournir les développements d'une vérité particulière, l'on remonte naturellement à l'exposé du **genre** ou de l'**espèce** : ou bien l'on *généralise* ou bien l'on *spécifie*. Il n'est peut-être point de source plus commode, plus fréquentée, plus riche, plus naturelle.

On en trouvera un *exemple*, en ce qui concerne précisément l'humilité, à la page 206 : nous croyons superflu de le reproduire.

* *

Dans le même endroit, nous avons mentionné comme source d'invention les **causes** et les **effets**.

La **cause** (*principe, occasion, condition*) donne l'existence à une chose. — C'est la *grâce* qui devient la cause, le principe de l'humilité ; tandis que la *méditation*, les *examens*, la *prière*... en sont les conditions, et les circonstances de temps, de lieu, de personne en fournissent l'occasion.

L'effet (*signes, marques, caractères, fruits, suites*) est le résultat de l'action d'une cause ; — ainsi les effets ou les fruits de l'humilité sont la paix, la ferveur, la fécondité spirituelle, l'esprit de soumission et de religion, la charité...

L'on pourrait établir d'une façon analogue les suites de l'orgueil, ses signes, ses marques, ses effets, ses caractères.

* *

VI.—Une recherche plus ou moins minutieuse, à l'aide de questions et d'interrogations successives, concerne la conduite que l'on a tenue sur le point que l'on traite dans la composition littéraire.

En ce qui regarde l'humilité, l'on pourra interroger la conscience du lecteur ou de l'auditeur sur le *passé* et le *présent*, afin de l'amener à considérer et à préparer l'*avenir*.

* *

VII.—La volonté est le siège des affections, des passions, des résolutions, aussi bien que des mauvais penchants, des répugnances, des lâchetés et des résistances obstinées. Ils faut être assez habile pour exploiter cette mine féconde, afin de s'en servir pour toucher, émouvoir et faire agir sur-le-champ.

* *

VIII.—C'est sous forme de résumé ou de conclusion que l'on adresse d'ordinaire cet appel suprême à l'esprit et à la volonté.

Ces dernières sources servent, pour l'humilité, à *chacun* des sujets que nous avons suggérés dans les sources précédentes, comme elles peuvent être utiles par manière de conclusion générale.

Mais on ne doit pas oublier que toute composition littéraire se terminera toujours par un résumé ou une conclusion.

REMARQUES.—En réunissant et en gravant dans la mémoire les *trois* articles que nous avons écrits sur l'invention, il ne sera pas malaisé de féconder le sujet le plus mince et le plus aride en apparence.

On le voit, le champ est vaste, la mine est riche, les sources sont abondantes et inépuisables. Mais quiconque aspire à la com-

position littéraire devra comprendre que la réflexion et l'observation sont les instruments intellectuels du travail, dans la recherche et l'invention des idées principales et secondaires.

L'analyse d'un ouvrage entier, d'un morceau de quelque étendue ou d'une page, l'étude d'un auteur, surtout celle des œuvres de nos grands écrivains français, prosateurs et poètes, démontreront, dans la suite, avec clarté et évidence que les pensées et les sentiments, qui forment le fonds et le tissu même de ces compositions diverses, se ramènent aux sources multiples que nous avons proposées à nos lecteurs.

N.B.—Nous verrons dans les *deux* numéros suivants de la REVUE ce qui concerne la disposition des matériaux fournis par l'invention.



II.—PARTIE PRATIQUE.

A.—CLASSE DE TROISIÈME OU DE POÉSIE.

N° I.

LA BESACE.

Jupiter dit un jour : "Que tout ce qui respire
S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur :
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur :
Je mettrai remède à la chose.

ANALYSE LITTÉRALE.

1. v.—"Jupiter" roi de l'Olympe mythologique, père des dieux et des hommes. *Syn.*: Zeus, Jupin, Olympien.—La plus grosse des planètes. —"dit un jour" circonstance de temps indéfinie. —"Que... respire" périphrase élégante qui désigne tous les êtres animés, l'homme et les animaux.

2 v.—"S'en vienne." Au moyen âge, un grand nombre de verbes neutres avaient en outre la forme réfléchie ; on disait : *s'aller, se fuir, se mourir* ; d'où *s'en venir*, qui a le même sens que *venir*.—"Comparaître" paraître en justice : d'où le subst. : comparution. *P. anal.*: Paraître ensemble devant quelqu'un (ici).—Au pied signifie *au bas* ; "aux pieds" ne se dit généralement que des personnes. *Fig.* état de subordination : Il voudrait voir l'univers à ses pieds.—*Loc.*: Se mettre aux pieds : formule polie adressée par un inférieur à un supérieur.—Fouler aux pieds : traiter avec mépris.

3 v.—"Composé" dans sa nature propre et les éléments qui la forme : le corps est un composé de différents organes, membres... Il s'emploie au *figuré* : C'est un composé du pédant et du précieux... [LA BRUY. 5.]—"Trouve à redire" trouve quelque défaut, quelque sujet de blâme.—"Que trouvez-vous à redire (à blâmer) au parti qu'il a pris ? (Acad.)

4 v.—"Déclarer" faire connaître ouvertement ses intentions, ses pensées, sentiments, volontés. *Syn.*: Manifester, révéler.—"Peur," faiblesse de cœur en présence du danger. *Syn.*: **Crainte** est un terme plus général : elle peut être raisonnée et lointaine, la peur est instinctive et soudaine ; la **frayeur** est plus forte et moins dépendante du caractère.

5 v.—"Je... remède à," le mot remède (*fig.*) désigne tout ce qui sert à prévenir, à surmonter, à faire cesser quelque malheur, inconvénient, disgrâce. On dit aujourd'hui : Je *porterai* ou *j'apporterai* remède à...

Venez, singe ; parlez le premier, et pour cause.

Voyez ces animaux ; faites comparaison

De leurs beautés avec les vôtres.

Etes-vous satisfait ?—Moi ? dit-il ; pourquoi non ?

N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres ?

Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché ;

Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché ;

Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre."

L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait plaindre.

Tant s'en faut : de sa forme il se loua très fort ;

6 v.—"Et pour cause" pour de bonnes raisons ; se dit quand on ne veut pas s'expliquer sur les motifs que l'on a de faire ou d'omettre une chose.

7 v.—"Faites comparaison de..." pour *Faites la comparaison* : synonyme de : comparez avec, mettez en comparaison.—*Loc.* : Comparaison juste, flatteuse, injurieuse, odieuse, sottise, désobligeante.

8 v.—"Beautés," charmes des personnes, attraits qui séduisent et captivent. Mieux vaut le *singulier* : La *beauté* sans la pudeur est une fleur détachée de sa tige.—Se dit aussi des détails qui concourent à former la beauté d'un tout : Les beautés de cet ouvrage en effacent à mes yeux les défauts.

9 v.—"Satisfait" part. pass. employé adj. dans le sens de content.—On dit satisfait *de*. : Est-il satisfait de sa fortune ? [Boss.] —"Pourquoi non" ou pourquoi pas : pour quelle raison ne serais-je pas satisfait (de la comparaison de mes beautés avec celles de mes confrères).

10 v.—"Quatre pieds," le singe est plus favorisé que les autres, puisque ses quatre pieds lui servent aussi de mains : à la fois quadrupède et quadrumane.

11 v.—"Portrait," représentation d'une personne par la peinture, le dessin : Un — à l'huile, au pastel, en miniature ; — en pied, de face, de profil, flatté.—*Fig.* : ressemblance : Toi, son vivant portrait [CORN., *Rod.* III, 3.] ; description exacte : On n'a point fait de la vertu de portrait qui lui ressemble [PASCAL, *Prov.* Q.]—"Rien reproché" rien mis sous les yeux qui me fasse honte et me cause des regrets.—L'idée du vers est originale et spirituelle.

12 v.—"Pour mon frère," quant à, en ce qui regarde, concerne mon frère... —"ébauché," commencer un ouvrage en indiquant les formes, les couleurs, etc., sans que rien en soit achevé : Ebaucher un tableau, une sculpture, une gravure. L'ours est présenté par le singe comme un être *inachevé*, qui attend toujours qu'on lui donne sa forme définitive.

13 v.—"S'il me veut," en vers, le pronom possessif se place souvent avant le verbe ; en prose, cette façon de s'exprimer paraît prétentieuse.

14 v.—"Là-dessus" sur cela, après cela, locution du langage familier. — "Perrette, là-dessus, saute aussi transportée." —"qu'il s'allait plaindre" certains verbes neutres, qui prenaient autrefois la forme réfléchie, l'ont gardée jusqu'au dix-septième siècle : L'heure passe ou se passe.

15 v.—"Tant s'en faut" loc. fam. : il s'en faut de beaucoup qu'il se plaigne. —"Se louer" de quelque chose. : témoigner que l'on est satisfait.

Glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourrait encor
 Ajouter à sa queuc, ôter à ses oreilles ;
 Que c'était une masse informe et sans beauté.
 L'éléphant étant écouté,
 Tout sage qu'il était, dit des choses pareilles :
 Il jugea qu'à son appétit
 Dame baleine était trop grosse.
 Dame fourmi trouva le ciron trop petit,
 Se croyant, pour elle, un colosse.
 Jupin les renvoya s'étant censurés tous :

16 v.—«Glosa» ce verbe s'est formé du subst. *glose* qui, lui-même, vient du latin ; le mot grec signifiait : terme obscur et difficile, qui veut être expliqué. Une glose est donc un commentaire explicatif, et, comme les commentateurs blâment plus souvent qu'ils ne louent, gloser a gardé le sens de *critiquer, épiloguer, s'étendre en critiques malveillantes*.

17 v.—«Ajouter... oreilles» complément direct sous-entendu : *quelque chose*. La suppression du régime, toutes les fois qu'elle ne nuit pas à la clarté, rend le style plus concis, plus vif.

18 v.—«Que... beauté» ce vers peint à merveille toute l'épaisse et lourde personne de l'éléphant : il en donne comme la définition.

19 v.—«L'éléphant... écouté» le participe est pris ici dans toute sa force. L'auteur veut dire que Jupiter a donné la parole à cet animal et que l'assemblée lui prête son attention.

20 v.—«Tout... était» expression qui laisse entendre la finesse et la sagacité proverbiales de l'éléphant ; elle forme antithèse avec son portrait physique et son langage : dit des choses pareilles.

21 v.—«A son appétit à son goût : le mot a perdu complètement ce sens et cet usage aujourd'hui ; la signification matérielle et physique du terme a maintenant écarté toutes les autres.

22 v.—«Dame baleine, dame fourmi.» Dame, titre honorifique (lat. *domina*) qui ne se donnait jadis qu'aux femmes de la noblesse. —Le diminutif est *damoiselle*, demoiselle (lat. *dominicella*). —Le masculin est *Dom* ou *Don* (lat. *Dominus*), seigneur et maître.—Ici et en beaucoup d'autres endroits, La Fontaine, pour égayer ses fables, emploie ces termes dans le sens comique : *Damoiselle belette, Dom coursier...*

23 v.—«Ciron» insecte qui se développe dans le fromage et dans la farine ; c'est le plus petit des animaux visibles à l'œil nu.

24 v.—«Pour elle» mis entre deux virgules et à cette place, ces mots ont pour effet d'attirer l'attention sur Dame fourmi et de peindre sa vanité.—«Un colosse» statue d'une grandeur extraordinaire : le colosse de Rhodes ; par *ext.* : un homme, un animal d'une taille gigantesque.

25 v.—«Jupin» nom fam. de Jupiter. La Fontaine s'en sert quand il veut présenter dans le roi des dieux le monarque débonnaire.—«S'étant censurés» s'était adressé des reproches et des blâmes publiquement.

Du reste contents d'eux. Mais parmi les plus fous
 Notre espèce excella ; car tout ce que nous sommes,
 Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous,
 Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes :
 On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.

Le fabricant souverain.

Nous créa besaciers tous de même manière,
 Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
 Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
 Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

26 v.—"Contents" au pluriel, et non au sing. ; la satisfaction concerne les divers animaux et non pas Jupin. —"Tout... sommes" nous tous ; l'expression traduit la locution latine : *quidquid sumus (hominum)*.

28 v.—"Lynx" c'est le loup-cervier ; les anciens lui attribuaient une vue perçante ; de là cette locution : avoir des yeux de lynx. —"Taupes" cet animal a les yeux si petits et si couverts de poils qu'il en est presque aveugle.— Les deux images se font valoir l'une l'autre.

29 v.—"Nous... hommes" vers splendide de vérité et de justesse, qui mérite d'être proverbial et d'être gravé dans la mémoire. Quelle énergie dans ce *tout opposé à rien* !

30 v.—"On... prochain" vers également juste et vrai, également digne de corriger le travers si commun à l'humanité. On remarquera la simplicité et le naturel de ces deux vers, qui font honneur à l'artiste qui les a frappés.

31 v.—"Le... souverain" périphrase qui remplace ici le mot propre Jupiter, ou plutôt Dieu. Elle a l'avantage d'appeler Dieu du nom qui lui convient excellentement dans cette circonstance particulière.

32 v.—"Besaciers" porteurs de besaces ; —Porter la besace : mendier ; —Etre réduit à, être à la besace : être ruiné. Le mot besacier est resté *famillier*. —"Tous... manière" annonce la vérité expérimentale des vers suivants.

33 v.—"Tant... aujourd'hui" belle périphrase qui désigne les morts et les vivants, ceux du passé et ceux du présent.

34 v.—"La poche de derrière" la vraie *besace*, le bissac du pauvre est une sorte de *double sac* ouvert en long par le milieu, et fermé aux deux extrémités, l'une pendant de l'épaule par derrière et l'autre par devant.



LA BESACE.

ANALYSE LITTÉRAIRE.

Le titre seul de la fable attire l'attention ; La Fontaine trouvait le sujet lui-même dans Aviénus, poète latin du IV^e siècle de notre ère, et la moralité dans Phèdre. Mais il se garde bien d'emprunter à ce dernier son titre abstrait : *Des défauts des hommes* ; il préfère un mot pittoresque, imagé, qui résume toute la morale de l'apologue.

L'*exposition* est solennelle. Pour en comprendre mieux la grandeur il suffit de substituer au texte, aux cinq premiers vers celui-ci, par exemple : "Jupin dit un jour : Que tous les vivants paraissent devant moi !"

Non-seulement nous n'avons plus les majestueux alexandrins, mais Jupin, le débonnaire monarque du vers vingt-cinq, où il est si bien à sa place, n'est plus Jupiter, le dieu grave et imposant qui tient un langage plein de noblesse. Écoutons plutôt ses premières paroles :

Que tout ce qui respire.

Voilà une expression à la fois très concise et très ample : la concision est due à l'absence d'énumération ; l'ampleur résulte du sens indéfini, qui fait penser à une multitude sans nombre, et résulte aussi de la rime féminine, qui prolonge le mot.

"S'en vienne" est une locution plus solennelle, plus harmonieuse que le simple terme : *viene* ; de même "comparaître" éveille l'idée d'un acte important, et "aux pieds de ma grandeur" est plus majestueux que "à mes pieds," déjà plus expressif que *devant moi*. Le poète choisit, parmi les attributs de l'Olympien, celui qui convient le mieux, la grandeur qu'il personnifie.

Remarquons en passant le relief et la force de certaines expressions abstraites — qu'il ne faut pas confondre avec les *termes généraux*, chers à Buffon — de certaines abstractions personnifiées. Ainsi le peut-on admirer dans cette phrase d'un romancier contemporain : "Il gravissait ce perron officiel que franchissaient chaque jour tant d'*ambitions frémissantes, d'inquiétudes aux pieds trébuchants.*"

Aussitôt l'acte de convocation édicté, avec la rapidité de l'éclair, l'immense cour plénière est constituée, depuis l'infiniment petit jusqu'à l'infiniment grand. Puis le dessein précis de la convocation se manifeste dans ce vers :

Si dans son composé quelqu'un trouve à redire.

Et pour prévenir toute objection qui pourrait se présenter à l'esprit de la gent animale, le maître souverain convient que tout n'est pas parfait et laisse entendre qu'il est incliné à supprimer les inégalités sociales et les imperfections physiques :

Il peut le déclarer sans peur :

Je mettrai remède à la chose.

L'invitation est pressante, l'aveu franc, le remède sera immédiat et efficace. Telle est l'exposition.

* * *

Ici commence l'*action*, au lever du rideau. Lequel des êtres vivants sera le premier interpellé ? *Jaquot* revient de la foire, sans doute, où il a pratiqué force tours de sa façon, exécuté des grimaces et déridé le front des spectateurs, et comme type achevé de la beauté absente, il est sommé de comparaître sur-le-champ.

On lui suggère à demi-mot qu'il est le plus laid : « Venez, singe... et *pour cause*. » Le terme est peu flatteur : il ne suffit point cependant à Jupiter, qui insiste en trois vers sur la difformité de la pauvre bête et l'invite à exprimer tout haut ses doléances : Voyez, dit-il, le cheval, le cygne..., et

... faites comparaison

De leurs beautés avec les vôtres.

Etes-vous satisfait ?

Vraiment, il n'est pas permis à un roi d'être cruel à ce point. *Jaquot* a du flair : Jupiter, se dit-il, veut rire et s'amuser ; après tout, il s'agit d'une mystification. Il se dit prêt à nous métamorphoser : est-il bien à propos de changer de visage ?... Puisqu'il faut plaisanter, plaisantons.

Le malin s'examine à peine, promène ses regards pétillants sur toute la foule qui étouffe un rire universel.

Moi, dit-il, pourquoi non ?

Son premier mot le peint tout entier : *Moi*. Prononcez-le avec une satisfaction vaniteuse, et remarquez, à propos de *pourquoi non ?* que le fabuliste ne dit pas *oui, je suis satisfait* ; il emploie une phrase elliptique, plus énergique et en même temps plus irres-

pectueuse dans sa goguenarderie. Le singe parle lentement, pèse ses mots, les savoure : il n'exprime pas toute sa pensée et affecte plutôt la modestie : il lui suffit de n'être pas au-dessous des autres animaux. Quelle habileté, quelle force dans cette modération narquoise ! Il ne dit pas : mon minois est rose ! il ne se prévaut même pas de l'agilité de ses membres, de la dextérité de ses quatre *mains* ; non, il se met au rang commun de ceux qui ont quatre *pieds*.

Ce mot *piéd* paraît impropre ; n'est-ce pas plutôt une heureuse trouvaille du poète ? Après tout, les pieds, ce n'est rien ! mais le visage, siège naturel des attraites : eh bien ! quoi ? précisément il a posé dans l'atelier d'un peintre en renom et fait les frais d'un portrait à l'huile. Si la photographie avait été inventée, il aurait commandé au moins la douzaine ordinaire, afin de pouvoir faire quelques cadeaux aux amis.

Il est probable qu'un immense éclat de rire dut accompagner ce vers,

Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché,

car Jaquot a cessé de regarder Jupiter : il examine l'assistance et cherche une victime.

Tout près de lui, il a aperçu un grossier courtisan, moitié noble, moitié bourgeois, un niais bonasse que secoue un rire de sa façon et aussi obèse que sa personne : c'est l'ours. La tête de Turc est toute trouvée.

Mais pour mon frère l'ours on ne l'a qu'ébauché ;
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre.

Que de jolivetés et de gentillesse dans ces deux vers ! C'est l'art de mordre son adversaire jusqu'au sang ; l'ours n'est pas laid, c'est trop peu dire ! il est manqué. Mon *frère* est plein d'ironique condescendance ; *on* semble prononcé avec un coup d'œil lancé du côté de Jupiter ; *ébauché* nous montre dans l'ours un être inachevé, un essai grossier et informe ; *il ne se fera peindre* est un bon conseil.

Dès lors les rieurs sont du côté du singe, et l'ours devient le point de mire de tous les quolibets et de tous les sarcasmes. Comment va-t-il se tirer du piège ? Riposter ? Il n'est pas de taille. Se fâcher ? C'est se donner tort. Garder le silence ? Il a son amour propre à lui.

Aussi le poète le présente dans un vers lourd, à la démarche irrégulière, par suite du participe absolu. Non moins lourd est le vers suivant, dont l'idée contraste complètement avec celle du pre-

mier: non seulement il ne se plaint pas, mais il se loue et très fort. Comme le singe, du reste, il est "lynx" et "taupe"; puis, se souvenant d'un jeu d'enfants où chacun dit: "Passe cela à ton voisin"

Il glosa sur l'éléphant...

Une glose d'ours? Quelle différence entre ses plaisanteries lourdes et la finesse, les sous-entendus du singe! D'autant plus que le portrait que l'ours fait de l'éléphant convient à merveille à sa propre personne: lui surtout est "une masse informe et sans beauté."

Que va dire l'éléphant, l'éléphant à l'humeur paisible, au caractère bon enfant? Qu'il trouve le singe trop petit? — "Tout sage qu'il était," il s'en prend à la baleine!... Dame fourmi n'est pas moins impertinente à l'égard du ciron microscopique!

Il faut noter l'harmonie imitative des vers, le rapprochement pittoresque entre dame baleine et dame fourmi, entre fourmi et colosse, la continuation du procédé destiné à mettre en relief le double défaut du lynx et de la taupe, et la gradation bien marquée par contraste dans les personnages: singe et ours, éléphant, baleine, fourmi, ciron.

Cet orgueil de tous et ce défaut de sincérité devraient, ce semble, enflammer le courroux du fabricant souverain. Il n'en est rien: Jupiter se contente de rire, à l'égal d'un père qui n'a pas le courage de s'indigner contre les espiègleries de ses enfants: le récit l'amuse... comme nous autres.

* *

Avec la fine bonhomie qui le caractérise, avec la verve gauloise et cette légère pointe de malice qui ne l'abandonne jamais, La Fontaine profite de notre bonne humeur pour nous décocher un trait à sa façon.

...mais parmi les plus fous

Notre espèce excella.

L'homme vient enfin fournir au poète l'occasion de tirer la morale: après l'analyse, la synthèse, qu'il exprime de trois manières en trois vers. Son portrait n'est pas flatté, et malgré soi, la boutade du fabuliste nous remet ici en mémoire cette sortie autrement violente du satirique Boileau, son ami:

De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.

Jugement excessif et chagrin ! Chez le Bonhomme, cette forme un peu brutale est singulièrement atténuée par les tours et les images qui complètent sa pensée :

Lynx envers nos pareils et taupes envers nous.

Voilà les choses remises au point, et l'on aurait mauvaise grâce à se fâcher. C'est la forme adoucie de ce que l'Évangile nous dit avec plus de pittoresque encore : " Hypocrite, qui vois la paille dans l'œil de ton frère, et qui ne vois pas la poutre dans le tien ! " Et puis le réquisitoire se poursuit sur un ton enjoué, à l'aide d'un mot que le fabuliste ne craint pas de forger pour la circonstance :

Le *fabricateur* souverain
Nous créa *besaciers* tous de même manière.

* * *

Telle est cette fable où, après un début vraiment épique, nous assistons à un charmant petit acte de la grande comédie humaine. Sans y prendre garde, à mesure que les ridicules défilent devant nos yeux, nous faisons plus d'une application malicieuse, jusqu'à ce que nous nous reconnaissons nous-mêmes dans les *besaciers*, si difficiles pour autrui, si indulgents pour eux-mêmes.

Néanmoins nous ne concevons aucune amertume contre le fabuliste et nous ne lui gardons pas rancune ; au contraire, on lui sait gré d'apprendre ainsi, avec grâce et en souriant, à mieux goûter une leçon dont tous ont souvent besoin. L'impression morale définitive est donc excellente et réconfortante.

N° III.

SUJETS DE DEVOIRS CLASSIQUES.

Plusieurs abonnés ont exprimé le désir de trouver dans la *Revue* des séries de sujets à traiter en classe et en étude. L'idée nous a paru excellente, et c'est avec plaisir que nous tentons de faire droit à cette demande, dès aujourd'hui.

Il nous a toujours semblé que la matière des devoirs de classe devrait embrasser de préférence les objets et les événements auxquels se mêle la vie des élèves. C'est, croyons-nous, le plus sûr moyen de leur faciliter l'invention des idées ; le mérite consis-

tera dans l'art de les faire surgir, de les ordonner dans un plan logique, de les revêtir d'un style personnel.

L'expérience de l'enseignement nous suggère ici deux observations importantes :

1^o Une fois la semaine au moins, écrire au tableau noir devant tous les élèves, réunis en classe de littérature, le titre d'un sujet : Ex. : **La lampe du sanctuaire**. Interroger les élèves à tour de rôle, écrire au tableau leur réponse, sans se soucier pour le moment du plan ou de l'ordonnance, les aider au moyen des sources d'invention que nous avons indiquées, chercher ensuite à coordonner le résultat dans un plan déjà prévu et préparé par le professeur.

Au besoin, il serait utile de signaler *deux* ou *trois* plans différents, en rapport avec le tour d'esprit des élèves.

2^o. Donner soi-même, au tableau noir, si c'est possible, le *développement complet* d'un plan ainsi trouvé en commun : Ex : **L'analyse littéraire de la Besace** (ou d'une autre fable). Au début, durant les *deux* premiers mois de l'année scolaire, exercer la chose entière à ce genre de travail d'invention et de disposition, sans exiger autre chose, *d'ordinaire*, que de leur faire prendre note, sur leur cahier de devoirs littéraires, du sujet traité au tableau. Indiquer un sujet *différent* comme devoir à développer sur copie durant l'étude.

I.—Sujets.

1. Eglise (édifice).—2. Clocher.—3. Cloche.—4. Orgue.—5. Fonts baptismaux.—6. Chaire.—7. Table sainte.—8. Confessionnal.—9. Autel.—10. Tabernacle.—11. La lampe.—12. Le cierge.—13. Reposoir.—14. Messe solennelle ; —basse ; —de *Requiem*.—15. Vêpres et bénédiction.—6. Messe de minuit.—17. Messe du jour de Pâques.—18. Le Vendredi Saint, etc., etc. : une première messe ; un enterrement ; un mariage ; cérémonie de la première communion, —de la confirmation.

II.—Essais de plans.

1. **Eglise** : où ? — en ville, à la campagne, sur une colline, dans la plaine, au fond d'un vallon, sur le bord de la mer...

Quand ? — le matin, le soir, en semaine, le dimanche (foule), éclairée par le soleil levant ou couchant.

Nature ? — ancienne, neuve, style (roman ou gothique) modeste ou grandiose... basilique, cathédrale, paroissiale... consacrée, bénite : demeure de Dieu, porte du ciel...

Comparaison ? — avec les autres édifices de l'endroit : palais

de justice, mairie, habitations privées... —image de l'Eglise, assemblée des âmes ayant les mêmes croyances...

Contraste ?—Pagode, mosquée, synagogue, temple des cultes dissidents...

Pourquoi, fin ?—culte public à Dieu, à Jésus-Christ, à Marie, aux saints ; —sacrements... — culte privé...

Nécessité ?—en raison du culte extérieur, de la participation aux mêmes sacrements, aux mêmes rites... en raison de la tradition universelle...

Conclusion ?—sentiments, résolutions pratiques, conduite à tenir dans le lieu saint...

N.B.—On voit qu'il est facile de réunir les éléments d'une description très intéressante, en ayant soin de laisser toute liberté aux sentiments et aux expansions personnelles.

* * *

2. **Le Clocher.**—Chercher d'abord des synonymes : flèche, aiguille, tour, campanile ; —par *contraste* ou *rapprochement* : dôme, coupole, minaret, donjon, tourelle, phare...

Temps, lieu ? — ancien, nouveau ; — couleur, proportion, forme, élégance ; —situation...

Origine ?—les premiers clochers furent construits isolément ; aujourd'hui encore les campaniles, comme des phares... Ex. : la tour penchée de Pise.

Nature, utilité, convenance ?—mât d'une nef orientée vers le soleil levant... demeure aérienne de la cloche, dont la voix, etc... ; calvaire contemporain surmonté du signe rédempteur... etc.

Exemples ?—Citer les plus beaux, les flèches les plus élevées...

Conclusion ?—signification, aspect de loin, symbolisme, clocher natal, baptême, première communion, agonie et mort : voix d'outre-tombe...

* * *

3. **La cloche.**—On trouvera tous les éléments d'un devoir dans le numéro de juin de la *Revue* (p. 261.)

* * *

L'on peut consulter également les pages 232 : *le cierge*, et 275 : *un enterrement*.

B.—CLASSE DE SECONDE ou DE BELLES-LETTRES.

N° 1.

Exercices raisonnés sur les genres de prose.

Le Roman.

1. Le roman est une œuvre d'imagination en prose où l'auteur cherche à plaire, à exciter l'intérêt, soit par la singularité des aventures, soit par la peinture des mœurs et des passions.
2. Il a pour objet la nature extérieure, témoin de nos joies et de nos douleurs, le milieu moral, coutumes de famille et de société, éducation, religion et tradition, et la vie de tels individus.
3. Les moyens d'expression de cet objet sont d'une complexité diverse : description, narration, dialogue, lettres, portraits, discours, dissertations et réflexions morales.
4. Le but du romancier doit être de plaire, tout en élevant l'âme et en rendant les hommes meilleurs, d'instruire l'esprit et de corriger les mœurs.
5. Les principales espèces de roman sont :— le roman *de caractères*, peinture de ce qu'il y a de plus personnel et de plus particulier dans les individus : *Gil Blas* de Lesage ; —le roman *de mœurs*, peinture des habitudes communes à un groupe d'individus : de là des "sous-espèces" : le roman *rustique*, dans G. Sand et A. Theuriet, le roman *militaire*, dans Descaves et Art Roë, le roman *des gens de mer*, dans P. Loti ; —le roman *psychologique*, étude vivante de l'âme des personnages, chez P. Bourget ; —le roman *réaliste*, peinture exacte et précise des menus détails, des faits observés et notés sur place au jour le jour, comme l'ont fait Balzac et Flaubert ; —le roman *naturaliste*, peinture grossière de l'homme dans ses états morbides, avec ses tares et ses laideurs : tout s'y ramène à la matière et à l'animalité, aux instincts et aux appétits, comme chez l'immonde et lépreux Zola ; —le roman *impressionniste*, où le réalisme s'orne d'images pittoresques, chatoyantes, fortes et précises jusqu'à l'illusion : telle est la manière de Daudet et des Goncourt ; —le roman *historique*, qui prétend ressusciter l'image et l'âme du passé, et qui est en même temps une

œuvre d'imagination de ce genre sont les œuvres de W. Scott, de Hugo, de Mérimée.

Triste littérature, servie à des milliers d'âmes qui s'en repaissent avec avidité, au détriment du vrai, de la vertu, du sérieux, des aspirations grandes et nobles, du dévouement, du devoir et du sacrifice !

Il faudra bien un jour classer et débrouiller ces œuvres complexes dont notre siècle mourant a été si fâcheusement prodigue.

6. Au roman se rattache la **nouvelle**, qui s'en distingue par deux caractères : la moindre étendue et la forme plus exclusivement narrative : tel le *Dernier des Abencerages* de Chateaubriand.



N° II.

La chaleur d'été.

(1) Respectueux de toutes les autorités constituées, nous professons à l'égard des savants des Observatoires la déférence la plus absolue. Cependant, malgré toutes leurs explications, une chose est toujours restée pour nous à l'état de problème, à savoir : pourquoi le soleil de l'été est un soleil qui chauffe, et celui de l'hiver un soleil qui ne chauffe pas. Ce qui rend la différence plus piquante, c'est que, pendant l'été de l'hémisphère boréal, le foyer de chaleur s'éloigne précisément de notre planète, et qu'il s'en rapproche à mesure qu'arrivent les frimas.

(2) Nous savons tous ce que l'on peut dire sur l'obliquité des rayons solaires et sur l'échauffement graduel du sol. Evidemment il doit y avoir un phénomène qui nous intrigue, une cause quelconque, et messieurs les astronomes sont mieux qualifiés que personne au monde pour nous dire, la voilà. Tout ceci n'empêche pas que, durant les jours très froids, alors que la lumière solaire est aussi vive qu'en été, vous passez souvent de l'ombre au soleil

Il n'est pas sans intérêt de constater comment on peut écrire un article de journal sur la *chaleur torride* de ce dernier été du siècle. — Nous ne considérons point le *style*, qui n'a rien d'élégant, — il a même des négligences, — mais seulement l'**invention** des idées et leur enchaînement.

(1) L'écrivain entre en matière en cherchant la **cause** de la chaleur : il procède au moyen d'une donnée astronomique, sous forme de problème.

(2) Il indique cette cause : l'obliquité des rayons en hiver et leur *position verticale* en été.

sans éprouver la moindre impression réchauffante, alors que, depuis une semaine, la même opération ne peut s'effectuer sans que le malheureux promeneur, au moment où il franchit la limite fatale, sente aussitôt des projectiles de feu s'abattre *directement* sur sa tête, comme venant d'une batterie formidable, subitement démasquée.

Tout se passe, en un mot, comme si l'astre n'émettait en hiver que des rayons de lumière, et comme si, au moment même où la distance devient plus considérable entre nous et lui, il se décidait capricieusement à y joindre des rayons de chaleur.

(3) La chaleur ! fait-elle assez gémir, transpirer, panteler, depuis une huitaine de jours ! Arrivée en retard, elle se rattrape à merveille, ce qui est fort naturel. Les mouchoirs ne chôment pas, les éventails ont de l'ouvrage. Les parapluies masculins s'ouvrent sans vergogne à côté des ombrelles féminines. Les bancs et les chaises des promenades publiques tremblent sous des effondrements et des anéantissement désespérés. Les mastroquets et les débitants de glace au détail sont dans une jubilation exceptionnelle...

(4) La chaleur n'a pas que des effets physiques ; elle a encore des effets sociaux, et, comme ces derniers ne relevaient ni du roman ni de la science juridique, les deux écrivains qui s'en sont occupés le plus volontiers jusqu'ici ont été Montesquieu et Daudet, l'auteur de *l'Esprit des lois* et l'auteur de *Tartarin*. Ces deux hommes éminents ont raisonné et déraisonné à qui mieux mieux sur le rôle de la température dans la formation des caractères nationaux. Pourquoi les hommes du nord ont-ils triomphé des hommes du midi ? Parce que, selon eux, le froid avait exalté la vigueur des uns, pendant que les autres se trouvaient alangais par la chaleur.

Conception simpliste, à laquelle on ne peut objecter qu'une toute petite chose, à savoir : la domination plusieurs fois séculaire exercée, avant l'invasion des barbares, par les Méridionaux sur les gens du Nord.

Pour Daudet, on le sait, le soleil est un grand coupable. C'est lui qui fait mentir Tartarin, Roumestan, et tous leurs pareils. C'est lui qui fait fleurir l'exagération sur la côte d'Azur, et, par un

(3) Il passe aux **effets** de la chaleur : d'abord aux effets *physiques* ; observez bien la peinture réaliste dont il se sert dans ce dessein.

(4) Nouveaux effets : les effets *sociaux*, fondés sur les assertions de deux écrivains célèbres ; il analyse, discute et rejette leurs conclusions ; c'est une façon habile de développement.

effet de mirage, entraîne l'indigène de ces régions trop lumineuses, non point à dire les choses parce qu'il les croit, mais à les croire parce qu'il les dit. Ce pauvre soleil a bon dos, presque aussi bon dos que la lune séculairement impliquée dans tant de vilaines affaires, en raison de sa complicité avec la gelée blanche et de son influence perturbatrice sur les cerveaux peu résistants des lunatiques.

Griefs inquiétants, mais naïfs ! Il paraît assez contradictoire, en effet, de se plaindre d'une chaleur tuante, accablante, énervante, de mettre sur le compte de la température élevée toutes les torpeurs, toutes les paresseuses, tous les assoupissements intellectuels dont on se plaint pendant l'été, et, en même temps, d'accorder à cette même température des vertus poétiques, oratoires, émoustillantes. En fait, des gens comme Sésostris et Annibal, qui pourtant devaient avoir très chaud, ne paraissent pas avoir été dépourvus de toute activité. D'autre part, l'exagération ne fleurit peut-être pas moins sur les boulevards parisiens que sur la Cannebière de Marseille. Le Castillan, sous son ciel brûlant, parle peu ; l'Irlandais, dans son île verte et brumeuse, parle beaucoup. L'imagination fantastique règne dans les *Mille et une nuits* ; ne règne-t-elle pas aussi chez le dramaturge et romancier norvégien Ibsen ?

(5) La température ne fait donc pas les institutions et les mœurs. Mais il ne faudrait pas se jeter dans l'extrême opposé, et dire que son rôle est nul. La vérité, c'est qu'elle entre comme composante dans la foule des causes diverses dont la résultante constitue un type social. C'est la chaleur, notamment, qui détermine telle ou telle végétation, d'où résultera tel ou tel travail pour une population donnée, et de ce travail lui-même résulteront des habitudes particulières, propres à donner au type telle ou telle physionomie. Chez le riverain de la Méditerranée, le soleil n'agit pas en introduisant de force des hyperboles sous son crâne ou des effusions dans son cœur. Il agit en faisant croître la vigne, l'olivier, les arbres fruitiers, qui, fournissant aux hommes, en récompense d'un faible travail, une nourriture facile, les ont disposés, plus que dans le nord, aux fêtes, aux loisirs artistiques, à l'exubérance de la joie. Tel n'est pas le cas d'autres populations où l'in-

(5) L'auteur délimite la **nature**, le **role**, le résultat physique de la chaleur, en y joignant sa conception sur la théorie des milieux.

fluence du soleil se manifeste par des productions différentes : on ne nous dit pas, par exemple, que les Hindous soient fort gais.

(6) Chez nous, quels que soient les murmures qu'excite chaque année le passage de la canicule, une locution traditionnelle veut que l'été s'appelle «la belle saison.» Il faut croire que cette locution, œuvre anonyme des siècles, a paru suffisamment motivée à plusieurs générations pour arriver ainsi jusqu'à nous. Savourons donc notre bonheur, et jetons des regards de reconnaissance vers cet azur enflammé d'où tombe splendidement la grêle de feu. Songeons qu'il n'y en aura pas pour longtemps et que l'hiver reviendra, l'hiver aux bises glacées, aux pluies et aux neiges éternelles, l'hiver trois fois plus long que l'été, et où ni fleurs, ni verdure, ni flocons de coton d'argent dans un firmament de lumière, n'offriront plus à nos regards la fête consolatrice que le Créateur nous donne chaque année au mois d'août.

(UNIVERS, 21 juillet 1900.)

N° III.

Premières impressions en face de la mer.

(1) Tout à coup, là-bas, au fond de l'horizon, c'est la mer. C'est l'immense nappe vert bleu, enveloppée des fins brouillards du soir, parsemée çà et là de points blancs : comme des vagues qui se brisent contre les écueils.

Le premier coup d'œil ne découvre pas l'imposante étendue que l'on avait rêvée. Non, dans ce lointain, elle se montre avec des proportions très réduites ; calme, attrayante. Elle semble

(6) Voici la **conclusion**, en prenant gaiement son parti du temps chaud par rapprochement et **comparaison** avec les frimas et les glaces de l'hiver.

Ce modeste essai d'un journaliste qui écrit forcément à la hâte révèle de la facilité et du talent : tel qu'il est, il ne nous a pas déçu, et nous le mettons sous les yeux de nos lecteurs, non comme un modèle mais comme une page agréable et suggestive sur un sujet commun et à la portée de tous les esprits.

Voici un sujet très connu, et qui a tenté bien des plumes, depuis Chateaubriand jusqu'à l'auteur ignoré du morceau que nous transcrivons. Ce morceau n'est pas dépourvu de mérite, et il nous fournit l'occasion d'en analyser les idées.

(1) Coup d'œil d'ensemble, *vue générale* ; — suit une restriction sur cette apparence de l'océan et sur l'*impression morale* qu'elle produit.

vouloir épargner au regard des sensations trop brusques et l'habituer graduellement à son immensité.

(2) Quelles belles nuances le soleil couchant lui donne en ce moment ! Quel magnifique spectacle ! Et comme il est ineffaçable le souvenir gravé dans le cœur et l'esprit par cette première vue de l'Océan !

Salut, ô mer ! Image splendide de l'infini.

(3) Ta majesté émerveille le regard. Glorieux miroir où vient se refléter la *toute-puissance* de Celui qui a tracé tes vastes limites. Soit que tes flots calmes réfléchissent l'azur du ciel et viennent mollement caresser la grève, soit que tes vagues se heurtent comme dans une lutte fratricide, tu es toujours le symbole du pouvoir sans bornes.

* * *

(4) Tu es l'*inaltérable* : le temps qui met son empreinte sur les autres œuvres de la nature ne saurait tracer de rides sur ton front d'azur. Tout change autour de toi. Tes bords ont vu se succéder bien des peuples ; tes ondes ont mouillé bien des murailles aujourd'hui renversées. Loi universelle : peuples et individus grandissent, brillent et disparaissent. Mais cette loi, qui fait de l'univers un vaste suaire, n'a pas été portée pour toi. Tu es la même qu'à l'heure où Dieu te creusa ton lit ; tes flots ont gardé leur même couleur ; tes vagues s'agitent sur les mêmes rivages ; les mêmes habitants se jouent dans tes profonds abîmes, et ta voix puissante et sévère chante encore l'hymne des premiers jours de la création. Et si tu connais un changement, ce n'est que le flux et le reflux de tes ondes lorsqu'elles quittent le rivage pour y revenir bientôt en se jouant.

* * *

(5) Tu es *libre* : elles s'élancent tes vagues, et quelle barrière pourrait briser leur élan ? Que peut sur toi l'homme, ce domina-

(2) C'est l'idée de **beauté**, qui caractérise la perception de la masse et de l'étendue des eaux.—L'apostrophe à la mer annonce les développements de la pensée qu'elle renferme : *image de l'infini* : —c'est la **comparaison**.

(3) Dieu est *tout puissant* : la mer a cette **propriété**, cette qualité : le rapprochement est esquissé seulement.

(4) Dieu est *immuable* : la mer est inaltérable, nouvelle **qualité**, assez bien mise en évidence et en relief.

(5) Dieu est *libre* : la mer l'est aussi, troisième **prérogative** de l'élément liquide, développée par **analogie** avec la terre ou par **contraste**.

teur qui veut tout soumettre à son sceptre ? Il se partage la terre ; il la transforme, la sillonne de ses travaux, l'embellit ou la couvre de ruines. Mais comment établir des limites dans ton domaine, transformer le moindre de tes flots, y creuser le moindre sillon ? Comment sonder tes mystérieuses profondeurs ? Lorsque ses navires ont laissé une petite traînée d'écume, tu aplanis de nouveau ton sein et rien ne reste de leur passage.

* *

(6) Tu es *invincible*. Voyez comme il secoue les embarcations de l'homme, l'Océan ! Comme il les jette de sommet en sommet, ainsi que le plus petit de ses coquillages ! Et il tremble, l'homme, le roi de la création, il tremble devant cette colère, et il ne peut rien. Et toi, selon ton caprice, tu le rejettes éperdu sur la grève ou tu l'engloutis sans pitié dans ton sein, tombe gigantesque pour un grain de poussière.—Et ses flottes puissantes ! N'est-ce pas le même jeu pour toi d'engloutir un vaisseau ou une multitude ? et lorsqu'éclate la tempête, la même tombe ne suffit-elle pas pour la petite barque de pêcheurs et les escadres de grands cuirassés ?

* *

(7) Tu es *belle*, ô mer ! dans ta majestueuse tranquillité. Alors ta vaste nappe se teint de l'azur du ciel et du vert des algues, et les barques des pêcheurs avec leurs blanches ailes viennent s'y mirer en la fendant, légères comme le goéland. Colorée des pourpres de l'aurore, étincelante comme le cristal sous les rayons du soleil du matin, tu le reçois le soir, quand il s'incline à l'horizon sans limites. Il semble se plonger dans les abîmes et les embraser avant de disparaître —Sentez-vous cette brise qui vient caresser les flots, les soulève en petites vagues qui clapotent ? Entendez-vous ces chants des bateliers qui se mêlent au grand murmure des eaux dans une mélodie grave et touchante, alors que le soir tombe et que la lune commence à transformer la plaine liquide en un miroir d'argent ?

(6) Dieu est *fort* : la mer est invincible, comme un ennemi toujours triomphant de l'homme et des hommes.

(7) Dieu est *beau* : la mer est belle, belle sous l'azur, sous les flots de lumière, sous la brise caressante, sous l'ouragan déchaîné des tempêtes.

Les attributs *moraux* de Dieu, de l'infini sont appliqués à la mer immense et infinie. L'idée n'est pas neuve, et la façon de la développer est trop générale, trop vague : le morceau nous plaît moins que le précédent, il est moins personnel, moins concret, moins pittoresque.

Tu es belle dans l'horreur encore plus majestueuse de tes colères. Ecoutez ! C'est le mugissement des houles qui s'entrechoquent dans leur fureur. Semblable au bruit du tonnerre répercuté par les échos, leur voix se mêle à celle des vents qui les soulèvent et se prolonge au loin en sourds grondements. Elles se précipitent avec rage contre les immuables falaises, elles bondissent et bondissent encore sur la grève impassible, en jetant vers les cieus des monceaux d'écume. Voudraient-elles élargir le domaine de l'Océan emprisonné ? O majesté de la tempête ! En face de ces fureurs grandioses que sont donc les colères de l'homme ? Que sont ses trépignements de rage en face des flots en courroux ? Que sont ses cris de dépit et de vengeance auprès de cette voix solennelle ?

* * *

Ah ! qu'il fait bon méditer en face de la mer ! Comme l'âme prend son essor vers Dieu ! Comme on y voit la petitesse de l'homme à côté des grands spectacles qu'il contemple ! Comme on y découvre aussi sa grandeur, puis que c'est pour lui que tout a été fait, puisqu'il en jouit, puisqu'il en est le roi immortel !

(D'après J. DE VÉDIENNE.)

Univers. 29 juin 1900.

N° IV.

L'ORGUE.

(Sujet développé : voir p. 310.)

(1) Tout parle dans nos temples : leur élévation, leur profondeur, leurs murs bénis, leurs fières colonnes, le sanctuaire, le tabernacle, l'autel, les ornements des prêtres et des lévites, la table de communion, les confessionnaux, la croix, les images, les lumières, les fleurs. L'orgue aussi a son langage ; je vous prie de l'écouter.

(1) Préambule ou introduction d'un sujet, grâce à une **comparaison** naturelle et aisée.

I.

(2) Le monde est un vaste temple ; Dieu l'a créé pour que sa gloire y fût chantée. Et, de fait, l'ensemble des créatures émet une musique immense dont les phrases infinies se croisent, s'entremêlent sans se confondre, soumises aux lois du nombre, enchaînées par des rythmes savants, douées d'une admirable variété d'expression. Harmonies de la fixité et du progrès, des ressemblances et des contrastes, de la lumière et des ombres, des lignes et des couleurs, des mouvements et des sons, tout y est, tout pénètre jusqu'à l'intime de nos âmes par la porte des sens. On ne saurait dire lequel sens est le plus charmé ; mais, à coup sûr, l'oreille reçoit sa large part de la musique de la nature...

(3) A notre portée, que de voix diverses capables d'émouvoir notre âme, de l'attendrir, de l'étonner, de la terrifier, de la ravir, de la transporter de la sphère étroite qu'elle habite dans les régions sans rivages de l'idéal et de l'infini ! Voix des nuages, voix des montagnes, voix des plaines, voix des forêts, voix des torrents, des ruisseaux, des fleuves et de mers, voix des vivants, vous chantez un hymne dont les strophes, tour à tour grandioses et et gracieuses ravissent nos âmes sans que nous en puissions bien entendre tout le sens, ni comprendre la secrète harmonie. Je prête l'oreille aux grondements de la foudre, aux bruits des cataractes qui tombent du ciel en pleurs, à la chute des avalanches, aux rumeurs du vent qui fait chanter, comme les cordes d'une lyre aérienne, les branches des grands arbres, au bruissement des eaux qui cheminent lentement en caressant leurs rives, aux mugissements des flots courroucés qui se brisent sur les roches altières, à ces vagues soupirs de géant endormi que l'on entend sortir des profondeurs d'une mer tranquille, aux cris joyeux, aux vives et douces chansons, aux suaves mélodies, aux bourdonnements, aux murmures des êtres vivants qui, de la plaine, de l'air, des arbres, des brins d'herbe, saluent l'aube naissante et le jour qui s'en va :

(2) Avant de parler de l'orgue, l'illustre orateur dominicain a recours au **genre** : le monde extérieur, la nature visible est, à ses yeux, un instrument de mélodie et d'harmonie ; *généraliser*, remonter par similitude au genre est un procédé très commun aux orateurs sacrés et profanes.

(3) Ce paragraphe qui continue le *genre* du précédent dénote une merveilleuse souplesse de réflexion et une facilité d'expression peu ordinaire : chaque locution décèle une idée progressive et tous les termes applicables aux sons sont condensés dans cette page digne d'un poète, doublé d'un observateur logicien.

je tremble, j'admire, je rêve, je m'attendris, je pleure, je m'épanouis. Et pourtant je ne puis dire comment ces sons, ces bruits, ces voix s'accordent ensemble pour me toucher l'âme ; mais qu'importe, j'ai entendu le grand orgue de la nature.

(4) L'homme y tient sa partie, la plus noble et la plus expressive ; ou, plutôt, il domine par son chant, le chant de la création. Il a ses sons, ses nombres, ses rythmes, ses mouvements, ses mesures, ses expressions... La mesure et l'accent ont d'abord assoupli et fait chanter son langage : c'est la poésie, première musique de l'humanité, racontant aux générations antiques leurs grandes et religieuses traditions. Puis, l'homme gravit, peu à peu, l'échelle des sons, détermine les stations où sa voix peut se prononcer sans offenser l'oreille, règle les intervalles, phrase les notes, étudie la construction et les renversements de l'accord, apprécie les effets variés des consonnances et des dissonnances, combine les mouvements des parties qui chantent ensemble, rythme, mesure et nuance, crée enfin un langage nouveau, le chant, sorte de peinture où la mélodie représente le trait et le dessin, où l'harmonie rend les perspectives, les couleurs, les ombres, les lointains, les contrastes.

(5) A l'aide de ce langage mélodique et harmonique, l'homme peut exprimer, non l'idée pure, mais les sentiments les plus forts et les plus tendres : la joie, l'admiration, l'enthousiasme, la terreur, la tristesse profonde, la douce mélancolie, l'espérance, l'amour. S'il l'applique au culte de Dieu, il adore, il rend grâces, il implore, il affirme sa foi, livre son cœur, fait pleurer sa misère...

(6) Cependant, l'homme a depuis longtemps cherché, hors de lui-même, des secours pour sa voix. Il a emprunté à la nature ses timbres, pour reposer, exciter soutenir, renforcer son timbre

(4) L'homme fait partie du "grand orgue de la nature," d'abord par son langage mesuré et rythmé, c'est-à-dire par la *poésie*, ensuite par la musique de sa voix, c'est-à-dire par le *chant* à l'unisson ou en partie : — c'est un développement tiré de la source qu'on nomme **espèce**, unie au genre très naturellement.

(5) L'harmonie de la nature produit des **effets**, des sensations et des sentiments : l'auteur les a énumérés à la fin du paragraphe (3) "je tremble... je m'épanouis." — La poésie et le chant de l'homme amène des **effets** analogues : "la joie... l'amour..." "Il adore... fait pleurer sa misère."

(6) Nouvel emploi du **genre** "l'homme a fait chanter la matière inerte" en général.

magnifique. Aux vibrations indécises des corps et il a imposé les lois qui règlent son organe, et, par le double concours de la science et de l'art, il a obtenu de faire chanter avec lui la matière inerte, dont les sonorités vagues se perdaient dans le concert de l'univers.

(7) L'antiquité musicale n'a point ignoré le mélange harmonieux des instruments et des voix. Un des plus puissants et des plus zélés organisateurs du culte divin, le saint roi David, avait réuni des milliers de lévites qui, devant le tabernacle, et, plus tard, dans les parvis du temple de Jérusalem, chantaient la gloire et les bienfaits de Jéhova, l'histoire, les combats, les infortunes et les espérances d'Israël. Les psaltérions et les cythares, les flûtes et les hautbois, les tymbales et les trompettes sacrées accompagnaient ces chœurs magnifiques, que le peuple écoutait avec ravissement... On comprend les tristesses d'Israël captif au souvenir de ces belles fêtes, et pourquoi il suspendait ses harpes muettes aux saules des rivages babyloniens, plutôt que de chanter des hymnes dont la musique impuissante et déshonorée eût déchiré son cœur.

* *

(8) Israël n'est plus : le temps des espérances est passé, nous embrassons les réalités promises...

Dès son origine, à l'époque où elle était obligée de cacher ses mystères sous les sombres voûtes des catacombes, l'Eglise mêlait timidement ses chants à ses prières. Peu à peu sa voix s'est affermie, et, quand il lui fut permis de la faire entendre en des temples respectés, elle créa son chant liturgique, musique grave et sévère, dont la tonalité, les modulations et le rythme se distinguent du chant profane, comme les temples des édifices vulgaires.

Puis l'Eglise invite la nature à joindre ses voix aux voix humaines pour grandir le concert de la famille chrétienne. Comme elle a son chant propre, elle a ses instruments à elle, instruments déplacés et mal à l'aise, partout ailleurs que dans ses temples. Au dehors, c'est la cloche dont les timbres fondus ensemble et

(7) Source extrinsèque : l'**histoire** en fait foi ; l'orateur cite de préférence l'**exemple** de David et des Hébreux.

(8) L'Eglise, — toujours au point de vue *historique* — a inventé d'abord le *chant liturgique*, le plain-chant romain : — puis, elle a trouvé la *cloche* et enfin l'*orgue*, pour appliquer la nature aux offices du culte divin. — **Nature** de la cloche et de l'orgue.

diversement ébranlés murmurent, autour d'une note principale, comme une infinité de sons, ressemblant aux rumeurs de la nature que l'on percevait comme un seul bruit ; la cloche, voix tour à tour joyeuse et plaintive, se répandant autour du temple, pour y convier les fidèles qu'il attend. Au dedans, c'est l'orgue. Instrument multiple, dont les sons distincts se produisent et se marient selon les lois que l'homme a extraites de la musique universelle, pour les appliquer à son chant, l'orgue était informe, maigre, monotone à ses commencements ; il a suivi les progrès de notre architecture religieuse, et, à l'époque où le génie chrétien anima la pierre, l'épanouit en fleurs, la fit monter vers le ciel svelte, robuste et fière comme les grands arbres des forêts, à l'époque où nos cathédrales imitèrent ces temples de verdure que la nature remplit de si profondes et de si douces voix, l'orgue y entra, vaste, puissant, riche de sons et d'harmonie, chargé par l'Eglise de représenter, au culte divin, la musique du monde soumise à nos lois...

II.

(9) L'orgue est debout entre le ciel, dont il semble attendre les inspirations, et la terre qu'il va faire chanter. Aucun instrument n'a son aspect imposant ; aucun ne l'égale en étendue, en éclat, en puissance. Une multitude de voix sortent l'une après l'autre, ou toutes ensemble, de son vaste sein. Que de bruits mystérieux, que de voix tortes, tendres, solennelles, charmantes ! Sourds grondements de l'orage, mugissements de la tempête, profonds soupirs des âmes en peine, accents guerriers, mélodies tremblantes de la pastorale, cantiques célestes, écho lointain des chœurs angéliques, voix humaines, timbre frais, modeste, notes perlées, chansons pétillantes des oiseaux, j'entends tout cela ; j'entends jusqu'aux bruits vagues et indécis de la nature, jusqu'aux cris plaintifs, aux sanglots déchirants, aux pleurs et aux frémissements du deuil funèbre se mêlant aux souffles et aux soupirs mélancoliques de la lyre et de la harpe éolienne. Toutes ces richesses séduisantes sont sous les mains d'un seul homme, dont l'âme passe en chaque jeu qui s'ouvre pour recueillir ses élans et recevoir ses inspirations d'artiste et de chrétien.

(9) **Description** de cette instrument, peinture d'un connaisseur, d'un grand musicien, comme l'est, de fait, le grand orateur : quelle richesse de langage !...

(10) L'orgue donne des enseignements et des leçons sublimes. Il chante pour nous apprendre à chanter, pour nous inviter à joindre l'harmonie plus noble et plus expressive de nos paroles à l'harmonie de ses sons. Il accompagne, il soutient, il prolonge nos prières et nos cantiques, mais il ne les remplace point. Ne savons-nous pas que la grande voix du peuple, réuni au pied des autels, force les portes du ciel, et qu'il n'est pas de spectacle plus édifiant et plus entraînant que celui d'une assemblée chrétienne ébranlant les voûtes d'un temple par les accents si vibrants de son *Credo*, par les cris enthousiastes de son *Alleluia* ?...

Instrument multiple, l'orgue obéit aux inspirations et au toucher d'un seul artiste : ses accords sont ainsi le symbole de l'ordre et de l'harmonie qui doivent régner au sein de la société civile, l'emblème de la concorde et de l'union dans la société familiale, où les âmes et les cœurs s'inclinent dans la soumission et la paix sous l'autorité du chef et du père. Les chrétiens, formant une famille religieuse, trouvent dans les symphonies de l'orgue l'enseignement de leur support et de leur amour mutuels...

Quand les chants se taisent, quand l'orgue seul remplit le vaisseau de sa religieuse harmonie, il nous invite à rentrer en nous mêmes, à nous considérer comme des orgues vivants dont tous les jeux doivent chanter la gloire de Dieu. Trop souvent, notre vie intérieure ressemble à une assemblée tumultueuse de mélomanes, où chacun joue selon son caprice, et nos actes se heurtent comme autant de sons discordants : c'est un désordre. Nos facultés, nos vertus, nos passions elles-mêmes, sont autant de voix qui, semblables aux registres de l'orgue, doivent se mettre d'accord dans le concert spirituel de notre vie. Quel que soit le registre que nous tirions, il faut que ce soit à la gloire de Dieu.

* * *

(11) L'orgue, instrument inerte, loue Dieu à sa façon et nous aide à l'exalter dans nos offices religieux. En charmant nos oreilles,

(10) Le prédicateur n'appuie que sur les **effets** moraux produits dans l'église par le majestueux instrument : a] celui-ci nous apprend à *chanter* et faire usage de nos voix en l'honneur de Dieu ; —b] il nous enseigne l'ordre et l'harmonie *sociale, familiale, chrétienne* ; —c] il nous conduit au *recueillement* et au bon usage de notre être pour la gloire de Dieu.

(11) La **conclusion**, que nous avons dû imaginer nous-mêmes, insiste sur le côté moral et surnaturel par ressemblance et analogie avec l'orgue.

Tous nos lecteurs admireront dans le P. Monsabré, le logicien, l'orateur éloquent, le poète sobre, l'écrivain distingué et de grande valeur.

il élève nos aspirations vers l'idéale beauté, vers le créateur de la nature ; il fait penser aux harmonies du ciel, à ces concerts sans imperfection où les élus mêleront leurs voix pour adorer le Sauveur et bénir sa Divine Mère. N'oublions point, dans l'attente de ces éternels ravissements, que toutes les puissances de notre âme et tous les organes de notre corps, à l'aide du souffle de la grâce, sous l'action de la volonté qui touche le clavier, doivent s'harmoniser dans un perpétuel concert à la gloire du Créateur.

(D'après le R. P. MONSABRÉ.)

C.—Classe de Rhétorique.

N° I.

I.—Sujets à développer.

1. La guerre en général. —2. Le guerrier et l'écrivain (Parallèle), ou l'épée et la plume. —3. Le guerrier antique (grec, romain, carthaginois, barbare). —4. Le chevalier du moyen âge. —5. Le guerrier chrétien d'après Villehardouin et Joinville. —6. Le guerrier moderne : François I et Charles-Quint. —7. Charlemagne et Napoléon. —8. Une bataille : Waterloo. —9. La guerrière : Jeanne d'Arc. —10. Histoire du Canada : Montcalm dans les plaines d'Abraham. —11. Melle de Verchères et son héroïque défense. —12. Chateauguay...

II.—Essai de plan.

Dialogue entre l'épée et le livre.

1° A minuit (*temps*), dans le silence d'un antique manoir, l'épée vieillie de la panoplie interpelle le livre nouveau.

2° L'épée affirme—qu'elle apprend l'honneur, le devoir, le sacrifice ; —répand la civilisation ; —procure la sécurité aux arts de la paix (*effets*).

3° A quoi le livre (ou la plume) répond que la guerre est, le plus souvent, un acte de barbarie inutile, qui ne juge rien, qui consacre même le droit du plus fort ; —qu'elle éveille et déchaîne dans l'homme les plus mauvais instincts ; —que sa cure par le fer peut tuer les nations les plus vigoureuses (*effets*).

4° Le livre, lui aussi, enseigne l'honneur, le devoir, le sacrifice (de *quels* livres s'agit-il ?) ; —répand la civilisation (dire *comment*) ; —raconte et immortalise les exploits de l'épée. (*effets*)

5° A qui l'épée répond : que le livre répand les idées fausses et les sentiments qui avilissent ; — qu'il détourne souvent de l'action, et fait des rêveurs ; — que les exemples vivants sont d'un autre pouvoir. (*effets.*)

6° Ils conviennent enfin qu'ils ont l'un et l'autre, comme toutes les choses de ce monde, du bon et du mauvais ; qu'ils doivent donc se supporter et s'aider mutuellement, travailler de concert au progrès de la vertu, et de l'honneur, au bien de la patrie, de la famille, de l'humanité. (*Rapprochements et contrastes.*)

N.B.—Se servir de ces idées ou de semblables, mais éviter d'en faire une série de monologues froids : c'est un *dialogue* qui doit être coupé, rapide, vivant et poignant d'intérêt.

* * *

III.—La guerre en général.

(1) La guerre a pour elle l'antiquité ; elle a été dans tous les siècles : on l'a toujours vue remplir le monde de veuves et d'orphelins, épuiser les familles d'héritiers et faire périr les frères à une même bataille.

(2) Jeune SOYECOURT, je regrette ta vertu, ta pudeur, ton esprit déjà mûr, pénétrant, élevé, sociable ; je plains cette mort prématurée qui te joint à ton intrépide frère, et t'enlève à une cour où tu n'as fait que te montrer : malheur déplorable, mais ordinaire !

(3) De tout temps les hommes, pour quelque morceau de terre de plus ou de moins, sont convenus entre eux de se dépouiller, se brûler, se tuer, s'égorger les uns les autres ; et, pour le faire plus ingénieusement et avec plus de sûreté, ils ont inventé de belles règles qu'on appelle l'art militaire ; ils ont attaché à la pratique de ces règles la gloire ou la plus solide réputation ; et ils ont depuis enchéri de siècle en siècle sur la manière de se détruire réciproquement.

Ce morceau du grand moraliste est remarquable d'ironie mordante et de sarcasmes aigus.

(1) Circonstance de *temps*, uni à quelques *effets* généraux.

(2) Apostrophe touchante *spécifiant* les suites de la guerre.

(3) De quelle *manière* se fait la guerre ? « en se dépouillant... en s'égorgeant... » — *Pourquoi*, cédant à quels *motifs* ? — « pour la gloire et le renom, on enchérit sur la manière de détruire réciproquement. »

(4) De l'injustice des premiers hommes, comme de son unique source, est venue la guerre, ainsi que la nécessité où ils se sont trouvés de se donner des maîtres qui fixassent leurs droits et leurs prétentions. Si, content du sien, on eût pu s'abstenir du bien de ses voisins, on avait pour toujours la paix et la liberté.

(5) Le peuple, paisible dans ses foyers, au milieu des siens, et dans le sein d'une grande ville où il n'a rien à craindre ni pour ses biens ni pour sa vie, respire le feu et le sang, s'occupe de guerres, de ruines, d'embrasements et de massacres, souffre impatiemment que des armées qui tiennent la campagne ne viennent point à se rencontrer, ou, si elles sont une fois en présence, qu'elles ne combattent point, ou, si elles se mêlent, que le combat ne soit pas sanglant et qu'il y ait moins de *dix mille* morts ou blessés sur la place. Il va même souvent jusqu'à oublier ses intérêts les plus chers, le repos et la sûreté, par l'amour qu'il a du changement, et par le goût de la nouveauté ou des choses extraordinaires. Quelques-uns consentiraient à voir une autre fois les ennemis aux portes de Corbie, à voir tendre des chaînes et faire des barricades, pour le seul plaisir d'en dire ou d'en apprendre la nouvelle.

(LA BRUYÈRE, X.)

(4) *Origine de la guerre* : "l'injustice, la défense du droit, la cupidité" : voilà aussi ses causes.

(5) Voici une image des conversations dont la guerre fournit l'occasion. Voltaire a rendu la même idée en deux vers bien frappés :

Non que le mal d'autrui soit un plaisir si doux,
Mais son danger nous plaît, quand il est loin de nous.

— *Corbie* — non loin de Paris — fut pris par les Espagnols en 1637, et repris, trois mois après, par les Français. Cette affaire de Corbie défraya longtemps les entretiens des salons et la correspondance des beaux esprits : c'est, dans l'*espèce*, un cas particulier qui agrémente l'exposé du moraliste.

LE GÉNÉRAL DE SONIS.

(Suite.)

II.—Le Guerrier.

(1) Dans une première campagne, de Sonis se contenta de s'assurer les approches de la redoutable chaîne de montagnes, qui servait de forteresse naturelle aux troupes arabes. Mais au printemps de 1857, les hostilités furent menées vigoureusement. La colonne se composait des trois divisions Renault, Yusuf et Mac-Mahon, sous le commandement supérieur du maréchal Randon. Elle occupa bientôt les sommets escarpés, d'où la tribu des Beni soufflait la révolte, et couronna d'un fort l'une de ces crêtes formidables.

—«Que construisez-vous là ?» demanda un vieux chef des Kabyles. Un officier lui ayant expliqué le but des travaux, il comprit que c'en était fait de l'indépendance de son pays.

—«Sidi commandant, dit-il dans son langage imagé, regarde-moi : quand un homme va mourir, il se recueille et ferme les yeux. Moi, je ferme les yeux, car la Kabylie va mourir.» Il baissa quelques instants les paupières, et brusquement regagna ses montagnes, au galop de son cheval, en laissant échapper un sanglot.

En 45 jours, l'expédition était terminée et la Kabylie conquise.

(2) Un an après, en 1859, la guerre d'Italie éclatait, et les chasseurs d'Afrique débarquaient sur la terre italienne : Napoléon III devint l'allié de Victor Emmanuel contre les Autrichiens. Le détachement de Sonis ne prit part ni au combat de *Montebello* ni à la bataille de *Magenta*. On occupa ses troupes à éclairer la marche de l'armée.

La fameuse journée de *Solférino* qui décida de la campagne et fixa l'avenir de l'unité italienne se leva le 24 juin 1859.

De Sonis, malade de la fièvre, à jeun depuis deux jours, quitta sa tente dès 3 heures du matin, à la tête de son escadron.

—«Nous nous dirigeons au petit trot, dit-il, vers la magnifique plaine où allait être consommé le sacrifice sanglant que je n'oublie-

(1) Résumé concis, avec détails spéciaux, de la conquête de la Kabylie.

(2) Guerre d'Italie : bataille de *Solférino*, idées générales, part du héros de l'esquisse biographique, peinture de sa valeur et de ses hauts faits d'armes.

rai jamais. A notre gauche, une chaîne de hautes collines, couronnées de villages ; en face de nous un bois, derrière lequel se dressait le clocher d'une église ; à droite, des plantations de mûriers et des vignes, qui cachaient des milliers de tirailleurs autrichiens... Le feu, ouvert à 4 heures du matin, a été nourri sur toute la ligne, sur une étendue d'environ quatre lieues. L'on peut dire qu'il se livrait quatre batailles à la fois, tant le terrain offrait d'espace et d'horizon."

La cavalerie resta immobile, le sabre nu à la main, de 4 heures du matin à 6 heures du soir. Des boulets passaient au-dessus de la tête des cavaliers ; d'autres, tombant en avant, ricochaient en sifflant à leurs oreilles.

Vers le soir, le corps d'armée du maréchal Niel se trouva aux prises avec des forces supérieures. Il faiblissait, le moment était critique, l'heure très grave. Soudain, le clairon aigü et strident sonna la charge de cavalerie et l'escadron de Sonis était désigné pour la commencer. Il s'élança lui-même au galop de son cheval vers le général de division Desvaux ; la voix de celui-ci était tremblante d'émotion : il sentait qu'il envoyait au sacrifice le jeune capitaine et ses soldats. Sonis demanda la permission de charger sur-le-champ.

— "Vous avez raison, dit le général, chargez de suite, tout de suite."

D'un geste rapide comme l'éclair, passant son sabre dans la main gauche, de Sonis fit de la main droite un signe de croix, puis, se retournant vers son escadron, il cria : "En avant marche !"

Il partit le premier à fond de train, sans la moindre émotion, le cœur absolument calme, l'âme toute pleine de foi.

— "Nous arrivâmes, dit-il, au galop de charge, à l'entrée du bois. L'infanterie ennemie se recula à notre approche. Je la serrai de près, et je m'efforçai de la couper en deux pour la rabattre sur nos lignes. Mais arrivé au milieu des taillis, j'aperçus de magnifiques carrés de Tyroliens, auxquels se joignirent les fantassins, qui nous écrasèrent sous un feu roulant, nous enveloppant de tous côtés.

"Je voulus rallier mes cavaliers, pour entamer l'un de ces carrés, et je me trouvai en face de figures que je n'oublierai jamais, en face de baïonnettes qui scintillaient à mes yeux comme des lames de rasoirs, tandis que des milliers de balles sifflaient à mes oreilles.

Je m'aperçus seul. Une partie de mon escadron était couchée à terre, l'autre attaquée de flanc par l'ennemi. Mon pauvre cheval gris s'affaissa sous moi, blessé à mort; je lui mis l'éperon au ventre; très heureusement, il eut la force de me porter à une vingtaine de pas, et il tomba comme un masse, râlant un déchirant soupir de douleur. Au plus vite je me dégageai, poursuivi par une grêle de balles, tandis que mon ange gardien sans doute guidait mon bras pour parer avec mon sabre un coup de baïonnette qui devait me percer la poitrine.

«Courant à pied vers nos lignes, j'arrivai, sabre en main toujours, sur les chasseurs d'Afrique qui avançaient avec mon régiment pour voler à notre secours. Un chasseur m'aperçoit et m'amène un cheval de troupe: je sautai dessus et ralliai mon escadron.»

Hélas! beaucoup manquèrent au ralliement: sur 500 cavaliers, 50 se présentèrent, le reste était couché dans la plaine. C'était miracle et action providentielle que le jeune capitaine ne fut pas lui-même parmi les morts.

Cependant la bataille continuait; elle dura jusqu'à 8 heures du soir, et se termina, on le sait, à l'honneur des armes françaises. Le choc avait été formidable, quand le ciel lui-même sembla intervenir pour séparer les combattants. Un orage affreux éclata, ajoutant à l'horreur d'un tableau déjà si lugubre. Il terminait une journée brûlante, durant laquelle 300,000 hommes s'étaient battus pendant 15 heures, sans boire ni manger; le tonnerre, les éclairs, la pluie faisant taire le bruit du canon; une plaine de cinq lieues couverte de sang et de cadavres; et, au milieu de ce champ de mort, quand le massacre a cessé, chacun errant à l'aventure pour découvrir le corps d'un parent ou d'un ami.

A chaque instant, l'on rapportait du champ de bataille des camarades blessés qu'on avait placés sur l'encolure des chevaux en avant des cavaliers, les uns avec une balle dans la poitrine, d'autres avec un membre de moins, tous souffrant le martyre et baignés dans leur sang...

—«Pauvres soldats! s'crie de Sonis; ils s'étaient élancés à la charge pleins de vie, sans penser que cette vie pouvait leur échapper; et quelques heures après, lorsque la nuit tombait et que nos derniers coups de canon accompagnaient la déroute de l'ennemi, j'ordonnai de creuser une fosse, et l'instinct catholique de nos soldats leur faisait planter sur ces tombes deux morceaux de

bois fixées entre eux par une ficelle : c'était une croix ! couvrant les restes mutilés de mes pauvres amis qui avaient parus devant Dieu ! »

(3) L'armée française regagna bientôt ses quartiers. L'Italie avait accueilli avec enthousiasme ces soldats trop généreux qui venaient se faire tuer pour elle. Elle les laissa partir en silence, avec la froideur d'un obligé, à qui pèse déjà la reconnaissance. La reconnaissance ! Elle sera tout à l'heure la noire ingratitude, quand se lèvera la néfaste guerre de 1870, entre la France et la Prusse.

La conduite du capitaine avait été celle d'un brave : elle fut remarquée. On le porta sur le tableau de promotion avec le numéro *premier*, et il reçut une décoration. Jamais signe de l'honneur ne fut placé sur une poitrine plus noble. C'est ce que lui écrivait sa femme, heureuse et fière, en lui envoyant de France le ruban rouge. Tous ceux qui le connaissaient, pensaient comme elle.

* * *

(4) Quelques semaines après la campagne d'Italie, de Sonis retournait en Algérie, pour continuer la guerre contre les Arabes. Trois divisions quittèrent la ville d'Alger, le 20 septembre 1859, sous le commandement du général de Martimprey, aux cris répétés de « *Vive la France !* »

On n'eut pas de peine à châtier les Kabyles. Mais il fallut combattre un plus redoutable ennemi sur lequel on n'avait pas compté : le choléra ! Cette expédition offrit moins d'occasions à la bravoure qu'à la résignation. Il ne s'agissait plus de courir à l'ennemi, au bruit du canon et dans l'enivrement de la bataille. L'héroïsme, c'était de mourir sans faiblesse, d'une mort obscure, loin de sa famille et de son pays, et, tant que l'on n'était pas atteint du fléau, de rester courageusement parmi ceux qui en portaient le germe, au milieu des mourants et des morts. Le camp tout entier était couvert d'un voile de deuil et de tristesse. On évitait presque de se voir ; les repas se prenaient en silence ; chaque matin, avant le lever du soleil, il fallait creuser de nouvelles tombes pour les victimes de la nuit.

Et ce qui ajoutait encore à ces funèbres douleurs, c'est que la

(3) *Conclusion* générale et particulière en ce qui concerne de Sonis.

(4) Nouveaux incidents : vertus chrétiennes du capitaine ; — *épisodes* très courts et très intéressants.

Religion ne venait point les consoler, en ouvrant aux moribonds les trésors des éternelles espérances. Par un concours de circonstances malheureuses, dont personne n'était responsable, le service des prêtres-aumôniers n'avait pu être suffisamment organisé.

L'on fut alors témoin d'un nouvel aspect de la grande âme de M. de Sonis : on vit le jeune capitaine assister, comme un prêtre, ceux qui allaient mourir. Dès que l'un des soldats était frappé par la maladie il s'installait à son chevet ; ses camarades étaient sûrs de l'y recontrer. N'était-ce pas la religion elle-même qui semblaient venir, dans la personne aimable de ce chrétien des vieux temps, au secours de ceux qui avaient besoin d'un dernier sourire de ses lèvres et d'un mot de tendresse de son cœur maternel ? De Sonis, en effet, leur parlait de Dieu, de l'agonisant du Calvaire, de l'autre vie, dont les perspectives ainsi ouvertes à leurs regards, à moitié éteints, jetaient sur leur agonie suprême un rayon de lumière et d'espoir ; et tous accueillaient volontiers sa parole et priaient avec lui. La mort ne le chassait pas ; il restait près du chevet abandonné, jusqu'à ce que les devoirs de miséricorde eussent été rendus à ces malheureuses dépouilles que l'on avait à peine le temps et les moyens d'enterrer.

Successivement trois capitaines rendirent le dernier soupir. Le lieutenant-colonel Fenin mourut à son tour ; il venait de se marier. Il chargea le colonel de Montalembert de faire parvenir à sa jeune épouse l'expression de ses déchirants et derniers adieux. Hélas ! le colonel ne put s'acquitter de cette mission suprême ; il fut atteint, avant même que la mort n'eût emporté son camarade. L'un et l'autre, les larmes aux yeux, réclamaient un prêtre, qu'il fallait aller chercher fort loin, et qui n'arrivait point.

Alors, on vit se renouveler l'acte de foi, profond et naïf, que l'histoire rapporte du chevalier Bayard, surnommé le chevalier sans peur et sans reproche.

— « Capitaine, dit Montalembert à de Sonis qui entrait sous sa tente, le prêtre n'est pas encore là, je n'aurai plus la force de parler quand il viendra. Veuillez m'entendre, vous lui redirez ensuite ma confession pour moi ! »

La même pensée était venue au lieutenant-colonel Fenin. Il avait supplié le pieux et infatigable capitaine qui passait la nuit à ses côtés, de lui rendre un suprême service en recevant ses derniers vœux.

Le lendemain soir, un prêtre arrivait enfin : c'était de Sonis

qui l'amenait. Les deux malades eurent le bonheur tant désiré de recevoir l'absolution. Fenin, qui mourut le premier, déclara aux officiers réunis autour de sa couche qu'il se rendait compte de son état désespéré. Sans leur cacher la profonde douleur qu'il éprouvait de laisser sa jeune femme veuve, au lendemain de leur union conjugale, il eut la force de leur parler admirablement de la vie militaire, ainsi que de ses espérances religieuses.

Quant à Montalembert, le prêtre l'avait trouvé, en arrivant, un chapelet d'une main, un crucifix de l'autre, le scapulaire suspendu à son cou. Lui aussi envoya un dernier adieu, plein d'amers regrets, à sa femme et à ses enfants, si loin de lui à cette heure suprême et douloureuse ; et pensant à cette autre famille dont il était le père, en sa qualité de général :

— « Répétez bien à tout le régiment, dit-il à de Sonis, que je meurs content, parce que j'ai rempli mon devoir de chrétien. Il n'y a que cela qui reste ! Je compte les revoir tous là-haut ! Adieu ! adieu ! »

Quel beau et fortifiant spectacle offre tous ces hommes de cœur expirant courageusement, d'une fin sans gloire, dans un lointain défilé des montagnes algériennes ! Tous entendaient mourir en chrétiens. Sublime sacrifice de l'héroïsme ! ils donnaient, sans se plaindre, leur vie à la France, leur dernière pensée à Dieu et à leur famille, une leçon d'édification à leurs compagnons de combat !

(5) De Sonis fut admirable et incomparable de dévouement et de foi, auprès de ces morts héroïques, officiers et soldats. Dans ce campement, devenu comme un vaste hôpital en plein vent et en marche, il soutint le rôle d'aumônier volontaire et tint la place de la sœur de Charité !

Ces fonctions d'un nouveau genre méritaient une récompense : le capitaine fut nommé *chef d'escadron* : tout le régiment applaudit avec enthousiasme.

* *

(6) Entré aussitôt en campagne, il se dirigea vers le Sud, du côté de la ville d'Oran. Une expédition, dirigée par le colonel Beaupêtre, avait été surprise, grâce à une trahison, et massa-

(5) Résumé et conclusion spéciale : *conséquences* du dévouement du chrétien.

(6) Nouvel épisode qui révèle l'esprit d'abnégation et de charité du héros, nommé colonel.

crée sans pitié par les indigènes. Arrivé dans le même défilé, de Sonis la rencontra là, tout entière, couchée sur le sol, en ordre de bataille. L'on apercevait les squelettes formés en carrés, les mains crispées dans l'attitude du désespoir.

— «C'était écrit de Sonis, un rude spectacle et un grand enseignement.»

Il fallait donner la sépulture à ces braves camarades, morts pour le pays. Mais il s'exhalait de ce champ de carnage une infection suffocante, qui en écartait jusqu'aux chacals et aux oiseaux de proie. Les chefs avaient beau intimer des ordres : les soldats refusaient d'approcher de ce lieu plein d'horreur. L'on vit alors le commandant de Sonis s'armer d'une pioche, et, le premier là comme le premier à la charge de l'ennemi, travailler à creuser la tombe, que devait recevoir et cacher ces tristes restes.

Six mois après, juin 1865, de Sonis recevait le brevet de lieutenant-colonel, avec le commandement de la colonne mobile. La campagne, sur laquelle nous n'insistons pas, fut couronnée de succès, et M^{me} de Sonis put rejoindre son époux en Algérie.

Deux ans et demi après, nouvelle expédition, où de Sonis gagna son grade de *colonel*.

* * *

(7) En 1867, éclata de nouveau une insurrection parmi les Arabes. Après plusieurs journées de marche forcée, on rencontra l'ennemi sur le versant d'une montagne. Une nuée d'Arabes fondirent sur l'armée française avec une furie magnifique.

Ils arrivaient au galop de leurs chevaux indomptés, lâchaient leur coup de fusil, sautaient à terre, ramassaient leurs blessés et leurs morts, et, les jetant devant eux sur l'encolure de leurs bêtes, revenaient en arrière se préparer à une nouvelle attaque. En attendant, d'autres chargeaient sous la pluie de balles, avec de sauvages hourras, toujours superbes de vitesse et d'audace. Malheureusement pour eux, la supériorité des armes et la science de la guerre rendaient le nombre et la bravoure inutiles.

Le colonel de Sonis triompha, par un ordre savant, du désordre impétueux et emporté de l'ennemi : la victoire termina la révolte, et cette journée mémorable attira sur le colonel l'attention de la France. Le maréchal Niel, en pleine chambre des députés à Paris, affirma que : «*le colonel de Sonis venait de se couvrir de gloire, autant par sa bravoure que par l'éclat de ses vertus.*»

(7) Rapide esquisse de l'art militaire chez les Arabes : *contraste* avec l'art savant du commandant des troupes françaises.

C'était en ce moment que la Providence envoyait au père de famille une joie domestique, celle de la naissance de son douzième et dernier enfant.



N° III.

DEUX PASSIONS.

Collectionnez-vous ? La chose est dangereuse. Cela fait perdre du temps, de l'argent et souvent aussi de l'espace. Néanmoins, le collectionneur, l'homme «curieux de quelque chose,» selon l'expression de La Bruyère, est un type fort répandu dans ce monde, et dont la postérité n'a fait que se multiplier, depuis le portrait de *Démocède*, l'amateur d'estampes, et de *Diphile*, l'amateur d'oiseaux.

L'esprit de collection prouve l'existence de l'idéal. Raisonnable ou non, le collectionneur se crée un but et y tend de toutes ses forces. Bien entendu les limites du rêve s'élargissent à mesure que la réalité s'efforce de les remplir. Il ne manque plus qu'un *Callot* au *Démocède* de La Bruyère, et cette lacune désole l'amateur.

* * *

Notre siècle a découvert des variétés de collections que les siècles précédents ne connaissaient pas,—ce qui ne veut pas dire que les anciennes aient disparu le moins du monde. Peut-être en sera-t-il des bibelots japonais et des vieilles faïences comme il en était, il y a un siècle, du sucre et du café : ce qui fut article de luxe pénétrera dans tous les foyers de l'avenir.

Nous venons de passer dans une rue, et dans les vitrines de trois magasins assez rapprochés l'un de l'autre, deux sortes d'objets ont frappé nos yeux : des *timbres-postes*, et des *cartes postales* illustrées.

Voilà les nouveaux venus parmi les objets collectionnés. La vogue même des derniers ne date que d'hier. Qui sait quelle est, parmi les choses banales qui nous entourent, et que nous ne songeons pas à collectionner, celle qui fera fureur demain ?

Mais hâtons-nous de parler du timbre-poste, car il est question de supprimer ce mignon carré de papier colorié, ornement du coin de nos missives, et qui, au dire des symbolistes, aurait son langage comme les fleurs. Le timbrage mécanique nous menace, et, si les

ingénieurs continuent, ce sont les appareils automatiques, distributeurs, timbreurs ou autres, que nous pourrions bientôt collectionner.

Le timbre a pour lui sa petitesse. Comme objet de collection, c'est tout ce qu'il y a de moins encombrant. Il concentre ensuite en lui une foule de particularités : grandeur, couleur, nationalité, prix, effigie, inscription, disposition des éléments, lesquelles donnent, en le diversifiant de toutes manières, le plaisir d'établir des catégories.

Collectionner des timbres, c'est apprendre au moins quelques bribes d'histoire contemporaine et de géographie, et enregistrer des notions rudimentaires sur les diverses formes de gouvernement.

On n'ignore pas l'âpreté avec laquelle les grands collectionneurs se disputent les timbres rares, et l'on a vu, dernièrement encore, une dame mauricienne faire le voyage d'Europe pour venir vendre, au prix de cinquante mille francs, un vieux timbre de son île dont le principal mérite était de contenir une inscription erronée : *Post office* au lieu de *Post Paid*. C'était un premier essai dont les exemplaires avaient été jetés au rebut.

* * *

La carte postale, plus volumineuse que le timbre-poste, est beaucoup plus maniable que l'affiche. Elle aussi offre un caractère artistique, et a l'avantage d'admettre des "genres" extrêmement divers.

C'est à l'Allemagne, pays fertile en gravures, que l'on doit l'extraordinaire diffusion de ces cartes. Des villes ont pris naissance, assure-t-on, par suite du simple *besoin* qu'avaient les touristes d'expédier des cartes de tel ou tel endroit dont le site leur paraissait une excellente matière à photographie.

Car une vraie collection de cartes postales illustrées ne doit comprendre que des cartes dûment timbrées par la poste. Sans cela il n'y aurait qu'à faire des râfles chez les marchands, ce qui n'est pas malin.

La carte postale saisit au vol l'actualité. Elle a représenté Déroulède, Guérin, le Fort-Chabrol, le président Kruger, elle reproduit les grands tableaux des musées, les monuments de toutes les villes, des paysages, des fantaisies, des caricatures. Elle devient même une réduction de l'affiche, qu'elle copie artistement. Les événements n'ont pas eu le temps de passer, qu'elle les a déjà

matérialisés, avec ou sans délicatesse. Le Théâtre-Français fumait encore qu'elle faisait sa proie de la pauvre Mlle Henriot. La représentation de *l'Aiglon* a fait surgir des silhouettes napoléoniennes. Pour la Mi-Carême, ce sont les cavalcades qui fournissent l'illustration des correspondances.

Ce carré de carton, en un mot, n'unit pas seulement le grave au doux, mais le sublime au grotesque, et tous les goûts sont amplement satisfaits.

Tout bien compté, c'est encore avec la carte postale que le collectionneur peut obtenir la meilleure résultante de commodité, de variété et d'esthétique. C'est sur elle que se fixerait notre choix si nous collectionnions quelque chose. Mais nous nous en tenons au plus prudent, qui est de se rien collectionner du tout.

* * *

La seule chose vraiment utile à collectionner, ce sont les bonnes actions. Encore est-ce une de ces collections dont le collectionneur ne peut guère jouir comme des autres, car elle a, lorsqu'il la contemple, une regrettable propension à s'évanouir.

G. D'AZAMBUJA.

N° IV.

UNE VOIX DE FRANCE.

Aux Canadiens-Français.

MONSIEUR,

M. de Labriolle m'a remis la lettre dont vous avez bien voulu le charger pour moi, et je n'ai pas eu moins de plaisir à la lire qu'à la recevoir de ses mains.

Les marques de sympathie dont il a accompagné sa démarche, ne pouvait, en effet, que me rendre plus sensible le nouveau témoignage d'affectueuse confiance si précieux déjà, qu'après tant d'autres votre lettre m'apportait, de la part des Canadiens-Français.

Des liens anciens, que je ne saurais oublier, m'attachent aux sociétés catholiques du Canada. Il y a un quart de siècle, entrant dans la vie publique au moment où s'annonçait en France, pour l'Eglise catholique, des luttes dont elle n'est pas encore sortie, je recevais de vos compatriotes des encouragements dictés par le

profond sentiment d'une double communauté de croyance et de race ; et l'une de vos sociétés, en m'offrant le diplôme, pieusement conservé, de membre honoraire, m'unissait à vous encore davantage par cette plus spéciale confraternité.

Depuis — vous voulez bien le rappeler — des invitations réitérées me sont venues de votre pays, à l'occasion de vos fêtes nationales, et l'honneur que j'en reçu n'a d'égal que mon regret de n'y pouvoir répondre.

Que de fois ce regret s'est accru, aux récits des amis plus heureux que leur bonne fortune avait conduits aux rives du Saint-Laurent, et qui revenaient parmi nous le cœur tout vibrant de votre chaleureux accueil ! ou bien, lorsque, rencontrant dans nos réunions catholiques quelqu'un des représentants de votre nation, nous les entendions parler, avec un accent demeuré le témoin de sa vieille origine, la langue que Champlain enseignait, il y a trois cents ans, aux enfants de la Nouvelle-France !

Votre lettre ravive mes regrets : elle y ajoute, pour moi, celui de ne pouvoir, cette fois encore, satisfaire à votre attente, même sous la forme que vous me suggérez avec tant de bienveillance, en vous offrant pour le JOURNAL le tribut d'une passagère mais réelle collaboration.

Au milieu des multiples devoirs que m'impose l'heure présente, le temps me manquerait pour le faire, et je dois vous prier d'accepter seulement ces quelques lignes de remerciement et d'excuse.

Cependant, puisque vous avez bien voulu faire appel à mon concours, permettez-moi d'adresser à mon tour une invitation à vos lecteurs et à vous-même.

Quelques-uns d'entre eux viendront, sans doute, cet été, visiter notre exposition internationale où votre pays tient, dans son pavillon spécial, une place si brillante.

J'ose les prier de ne point borner leur attention aux spectacles grandioses que l'art, l'industrie et le commerce de toutes les nations offriront à leurs yeux, au milieu des beautés d'une mise en scène qui révèle chez nous — vous vous en félicitez comme d'une gloire familiale — une si féconde puissance de travail et d'intelligence.

Parmi ces merveilles, enfantées par le rude labeur des humbles et payées si souvent au prix de leurs souffrances, se cache dans l'austérité de l'exposition « sociale, » le tableau trop bref, mais profondément instructif, de tout ce qu'ont fait pour eux, en ce siècle,

la charité, l'amour du peuple et le noble souci de sa condition morale ou matérielle.

La foule ne remarque guère ces représentations graphiques, ces modestes photographies, ces plans d'édifices, ces vitrines où rien de brillant ni de curieux n'attire les yeux. Elle passe, indifférente ou lassée, étourdie par le bruit des fêtes, grisée par le spectacle magique de l'ensemble. Les hommes d'étude et de réflexion s'arrêtent seuls, intéressés, frappés et bientôt profondément émus, en contemplant cet admirable leçon de choses, en songeant à ce que ces chiffres, ces cartes, ces statistiques, racontent, en leur aridité, d'efforts consciencieux, d'initiatives hardies et généreuses.

C'est vraiment l'âme de ce siècle qui vit entre ces murs sévères, tandis que son génie éclate au dehors avec sa fiévreuse activité. Je ne pense pas qu'aucune réponse plus éloquente puisse être opposée par le dévouement social, patient et efficace, aux imprécations du socialisme révolutionnaire, violent et stérile.

* *

Mais la visite de cette exposition sociale porte avec elle une autre leçon qui sera, j'en suis sûr, particulièrement goûtée des Canadiens-Français, et remplira, comme les nôtres, leurs âmes chrétiennes d'une légitime fierté. S'ils y trouvent la glorification de toutes les œuvres sociales, ils y verront aussi — et j'ose dire surtout — celle des œuvres catholiques. L'exposition de 1900 n'est pas seulement la frappante démonstration de l'universelle sollicitude qu'éveille aujourd'hui le sort des travailleurs : elle est encore le plus éclatant démenti opposé, par les faits et par les résultats, à ceux qui accusent les catholiques d'être les ennemis du peuple.

Déjà partout ailleurs, dans les galeries du «Champ de Mars» où se développe l'histoire de l'enseignement, dans celles où se succèdent les admirables institutions créées pour les indigents, les infirmes et les malades, le visiteur aura, presque à chaque pas, rencontré les traces multiples et profondes de l'Eglise catholique.

Au «Trocadero,» il aura, dans un pavillon spécial, aperçu, en une touchante et magnifique synthèse, le vivant tableau des souffrances endurées, des conquêtes accomplies par nos missionnaires, pour la propagation de la foi et l'honneur du nom français, depuis l'Extrême-Orient jusqu'au pôle austral, des glaces de l'Alaska aux brûlants rivages de Madagascar.

Mais ici, au «Palais de l'Economie Sociale,» comme aux «Annexes de Vincennes,» c'est vraiment le champ de bataille social, la lutte engagée, au sein de l'industrie dévorante, contre la misère imméritée, l'incertitude du lendemain, les menaces de la vieillesse ou de la maladie, les périls enfin qui menacent l'enfance et la jeunesse ouvrière, par la prévoyance organisée, la vigilante charité, l'exercice constant du patronage éclairé.

Sur ce terrain la part des catholiques est immense. On ne le sait pas assez. Ils sont trop enclins, en ce temps où l'opinion publique est la souveraine maîtresse des esprits, des gouvernements et des peuples, à cacher leurs œuvres dans le discret recueillement de leur labeur quotidien.

L'honneur de l'Eglise catholique, décriée, humiliée par ses adversaires, veut que ses fils publient, non pour leur gloire mais pour la sienne, les services sans nombre qu'inspirés par ses doctrines et guidés par ses enseignements, ils rendent à la cause populaire.

Ce fut, aux approches de l'Exposition, la pensée du vénéré cardinal Richard, archevêque de Paris, qui forma sous son patronage, afin de préparer et d'organiser la participation des œuvres catholiques à la grande fête du travail, de la civilisation et de la paix, un comité dont il confia la présidence à l'éminent recteur de l'Université catholique de Paris, Monseigneur Péchenard.

Les très beaux et très instructifs résultats obtenus, à force de persévérance et d'activité, par ce comité, ne permettent, il est vrai, de prendre qu'une idée très incomplète de l'action catholique sous ses diverses formes, car, malgré de hauts encouragements et de pressantes instances, beaucoup de directeurs d'œuvres et de congrégations religieuses n'ont pu se résoudre à enfreindre leurs habitudes de réserve et de modestie. Les menaces dont les abreuvent chaque jour de puissants sectaires, les haines dont les poursuit la franc-maçonnerie, seraient d'ailleurs bien faites, à elles seules, pour expliquer leurs répugnances.

* * *

L'Exposition n'offre donc aux yeux et au jugement des visiteurs qu'une partie de nos œuvres. Toutefois, même ainsi réduit, le tableau est magnifique. Nul homme de bonne foi, consciencieusement informé, ne pourrait, après l'avoir contemplé dans ses détails, nier ou mettre en doute l'effort immense et désintéressé,

entrepris surtout depuis un demi-siècle, et la somme énorme de bien accompli par les catholiques, pour l'éducation morale et intellectuelle du peuple comme pour l'amélioration de sa condition.

Dans la seule branche des œuvres sociales, un résumé d'ensemble qui figure à l'Exposition, peut en donner une idée. Le voici dans son éloquente et brève simplicité :

Œuvres de moralisation de la jeunesse, en dehors de l'école ; catéchismes de persévérance, patronages et œuvres de jeunesse : 36,842, comprenant une population de près de quatre millions d'enfants et de jeunes gens. — L'œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers exerce son action directe sur 655 groupes, comprenant une population de 144,000 individus. En outre, cette œuvre à sus-cité, par l'influence de ses membres et la propagande de leurs idées, la formation de 2,000 groupes d'hommes. — 5,000 Associations de femmes (mères chrétiennes, maîtresses d'ateliers, etc.) exercent leur influence moralisatrice. — 250 refuges pour les jeunes filles préservées ou repentantes. 2,000 orphelinats et ouvriers, pour les jeunes filles. — 30,000 bibliothèques populaires gratuites, fixes ou circulantes, assurent l'enseignement moral, intellectuel et technique dans ces œuvres et dans l'ensemble de la population ouvrière. — 160 œuvres de mariages d'indigents, réalisant ou réhabilitant en moyenne 10,053 unions par an, et faisant légitimer plus de 3,000 enfants.

* *

Il m'a paru, Monsieur, que ces détails étaient de nature à intéresser vos lecteurs, en même temps qu'à stimuler la curiosité de ceux d'entre eux qui viendront cette année à Paris et à qui les guides officiels ne signaleront peut-être pas avec assez de soin cette partie, pourtant si essentielle, de notre Exposition.

Vous vous réjouirez avec nous, j'en suis sûr, des victoires pacifiques dont elle écrit ainsi, pour la postérité, l'histoire authentique, et que l'esprit chrétien a su remporter sur l'égoïsme, la souffrance et la misère.

Vous vous en réjouirez, comme catholiques, parce qu'elles profitent à l'Eglise, notre mère commune, en glorifiant ses œuvres.

Vous vous en réjouirez aussi, j'ose le dire, comme Canadiens, parce qu'elles tournent à l'honneur de cette France qui soutint le berceau de votre nation et qui, séparée d'elle, lui reste cependant liée par cette maternité trois fois séculaire.

Votre loyalisme bien connu envers la Couronne d'Angleterre ne s'offensera pas de mon langage.

* * *

Quand, le 13 septembre 1759, le marquis de Montcalm tomba dans la plaine d'Abraham, frappé presque à la même heure que son brave et heureux adversaire, le général Wolfe, on dit que, rapporté dans Québec et déposé chez le chirurgien Arnoux, rue Saint-Louis, il eut encore la force de dicter, pour le général Townsend, nouveau commandant de l'armée anglaise, un billet héroïque où il lui recommandait les Canadiens : « Je fus leur père, disait-il, soyez leur protecteur. »

Votre destinée est toute entière dans ce suprême adieu du grand vaincu.

Fidèles à ceux qui recueillirent, avec l'héritage conquis, la charge léguée par Montcalm expirant, vous n'oubliez pas cependant votre antique filiation, et fermement attachés aux conditions présentes de votre vie nationale, vous gardez pieusement la mémoire de ceux qui furent vos pères dans la foi et dans la langue.

Ainsi, rien de ce qui touche et émeut les catholiques français ne vous est indifférent. J'en fais, une fois de plus, par la démarche dont vous m'honorez, la touchante expérience, et c'est pour quoi je me suis senti encouragé, certain de votre bienveillant intérêt, à vous donner sur notre exposition des détails qui, je l'espère, ne seront pas sans quelque fruit pour ceux dont ils fixeront un moment l'attention.

Veillez agréer, je vous prie, Monsieur, avec mes sentiments de cordiale reconnaissance, mon bien sincère et entier dévouement.

A. DE MUN.

PARIS, 4 juin 1900.—(Extrait du JOURNAL, *Montréal*, 23 juin.)

L'analyse de cette belle lettre est facile ; nous croyons superflu d'en noter les idées principales et secondaires : c'est un travail digne de tenter la bonne volonté des élèves.

M. de Mun s'y montre à la fois penseur, patriote ami des Canadiens, littérateur et catholique avant tout. Ce langage magistral et très élevé mérite l'honneur d'être conservé et porté à la connaissance et à l'admiration de nos abonnés.